
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01688151 8

LES CONQUÉRANTS

PIÈCE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois,
sur la scène du NOUVEL-AMBIGU, à Paris, le 5 novembre 1920,
sous la direction de
MM. Henry HERTZ et Jean COQUELIN.

DU MÊME AUTEUR :

THÉATRE

L'Hydre, drame en 5 actes. *Théâtre de la Nature de Champigny* (1906).

Les Hommes de proie, pièce en 3 actes. *Théâtre de la Nature dé Champigny* (1907).

Les Trois Masques, pièce en 1 acte. *Théâtre Mévisto* (1908). *Odéon* (1919).

Les Ruffians, drame en 2 actes. *Théâtre Mévisto* (1909).

Le Festin du Roi, pièce en 3 actes (avec Henri Fescourt). *Théâtre de la Nature de Champigny* (1909).

Les Trois Masques, drame lyrique en 3 actes. (Musique d'Isidore de Lara.) *Théâtre des Champs-Élysées-Théâtre-Sarah-Bernhardt* (1913).

L'Ingénu, comédie en 3 actes (avec Régis Gignoux). *Théâtre Michel* (1913).

Scemo, drame lyrique en 3 actes. (Musique d'Alfred Bachelet.) *Opéra* (1914).

Une Nuit au Bouge, drame en 1 acte. *Grand-Guignol* (1919).

La Captive, pièce en 3 actes. *Théâtre Antoine* (1920).

DIVERS

Races de Soleil, roman (1900).

La Tragédie contemporaine, essai de critique (1905).

CHARLES MÉRÉ

Les Conquérants

PIÈCE EN TROIS ACTES



PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE, ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE
11, BOULEVARD DES ITALIENS, 11

1921

PERSONNAGES

BRANDON.	MM. Jean KEMM.
HENRI DE BELMONT	Jean WORMS.
ROBERT BRANDON	Pierre RENOIR.
GEORGES BRANDON.	Maurice LEHMANN.
JIM HURDESON.	AMIOT.
UN JOURNALISTE	CHABERT.
LOUDOT	DUCRAY.
GRÉGOIRE	GATINEAU.
UN GARÇON	FARTY.
GALAN.	TOTAH.
JEANNE BRANDON	Mlle Juliette MARGEL.

A Paris, de nos jours.

LES CONQUÉRANTS

ACTE PREMIER

Grand hall servant de bureau. Large baie vitrée au fond par où l'on voit les toits des hangars et des ateliers voisins, et, au lointain, des massifs d'arbres. Portes à droite et à gauche au deuxième plan Meubles américains; bureau à droite; classeurs, rocking-chair, fauteuils. A gauche, table à dessin sur tréteaux. Au premier plan, à droite, petite table et machine à écrire. Sur les murs, cartes, graphiques en bleu, affiches; « Paris-Aviation — Aéroplanes Brandon. » Sur les tables, appareils téléphoniques, instruments de précision, pièces détachées d'aviation. Sur la table à dessin à gauche, un avion en réduction. Tout cela d'un ton très moderne, très neuf, très clair. Au lever du rideau, et par intermittences durant tout l'acte, bruits divers d'un atelier proche; ronflements de moteur.

SCÈNE PREMIÈRE

UN JOURNALISTE, LE GARÇON.

Le Journaliste frappe, du dehors, à la porte de gauche qui est entr'ouverte ; il passe la tête et voyant qu'il n'y a personne dans le bureau, entre. Il regarde curieusement. A ce moment entre, à droite, le garçon.

LE GARÇON.

Qui êtes-vous, Monsieur ?

LE JOURNALISTE, de haut.

J'attends M. Brandon, Monsieur.

LE GARÇON.

Je ne crois pas que le patron soit là.

LE JOURNALISTE, donnant sa carte.

... De la part du journal, *Demain*.

LE GARÇON, changeant de ton.

Ah ! vous êtes journaliste ! alors... je vais jusqu'aux hangars voir si M. Brandon...

Il sort à gauche en lisant la carte.

SCÈNE II

LE JOURNALISTE, puis BRANDON

Le Journaliste est descendu en scène. Il tire son bloc-notes, écrit quelques mots. Il monologue, satisfait : « Oui ». Il aperçoit le

bureau. Il s'en approche et risque sur la table un coup d'œil furtif. Brandon entre à gauche. Il est en vêtements de travail. Le journaliste ne le voit pas entrer.

BRANDON.

Bonjour, Monsieur !

LE JOURNALISTE, surpris, se retournant brusquement.

Bonjour...

BRANDON, cordial.

C'est vous le journaliste ?... (Le Journaliste le regarde. Un temps. Brandon ouvre de grands yeux.) Mais qui demandez-vous, Monsieur ?

LE JOURNALISTE, de haut.

Monsieur Brandon, Monsieur !...

BRANDON, sur le même ton.

Eh bien, c'est moi, Monsieur !...

LE JOURNALISTE, interloqué, balbutiant.

Hein ?... Non ?... je... Ah ! mais... Excusez-moi... je n'avais pas vu...

Il montre le ruban rouge que Brandon porte à la boutonnière. A ce moment éclate une sonnerie de téléphone.

BRANDON, au récepteur.

Allo !

LE JOURNALISTE.

Je n'avais pas vu... le... la...

Mimique : il montre le ruban.

BRANDON, le faisant taire.

Chut !... (Dans le téléphone.) De la part de qui ?... Ah ! c'est vous, Granger ! Eh bien oui, c'est moi !... Vous verrez mon fils pour ça !... Robert !... Si vous partagez la commission ?... Ben, parbleu !... Oh ! mais, moi, je m'en... (Radouci.) Oui, je sais bien !... Alors, ça va ?... *All right !*... (Il raccroche le récepteur.) Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, mon ami ?... Vous permettez ?... (Il bourre sa pipe.) Depuis ce matin quatre heures, je l'ai bien gagnée !...

LE JOURNALISTE, remis de son émotion.

Et d'abord, Monsieur, pardonnez moi cette méprise ridicule !... Ne pas vous avoir reconnu, je suis inexcusable !... Nous avons tant de fois publié votre portrait, mais... pas...

Il s'arrête.

BRANDON, regardant ses vêtements.

Dites tout de suite que je suis dégoûtant... (Un temps.) Le fait est que...

LE JOURNALISTE, sortant une coupure de journal de sa poche.

L'écho donné ce matin par le *Petit Quotidien* est-il exact ?... (Il lui tend la coupure.) Nous voudrions des détails ?

BRANDON, surpris.

Dans le *Petit Quotidien* ?... ce matin ?... (Il prend

la coupure et lit.) « Nous allons avoir en plein Paris, en plein faubourg Saint-Germain, un aéroport moderne, avec terrasses d'atterrissage, champs d'expériences, etc. . Le constructeur Brandon... (Parlé.) Présent !... (Lisant.) vient de se rendre acquéreur des terrains et immeubles attenant à ses ateliers, boulevard Raspail... (Parlé.) Oui... (Il lit.) La pioche du démolisseur n'épargnera pas le fameux hôtel de Belmont, célèbre par tant de souvenirs historiques. Brandon va créer là un quartier nouveau « Paris-Aviation ». De « Paris-Aviation », on transportera, à prix tarifiés, les voyageurs dans toutes les directions au-delà de cent kilomètres. On louera un avion, comme jadis on louait une bicyclette ou une auto »... (Il rend la coupure au Journaliste.) Eh bien oui !

LE JOURNALISTE, pressé.

Parfait ! Alors, voilà !... Nous voudrions publier sur deux colonnes, un grand « papier » avec photographies, plans, tarifs. On donnerait, en tête, un article signé de vous ; cet article, c'est nous qui le rédigerions, sous votre inspiration. Mais nous voudrions connaître vos projets... (Embarrassé.) Enfin... voir dans quelle mesure nous pouvons marcher...

BRANDON, dressant l'oreille.

Je vous arrête ! Vous venez pour la publicité ?...

LE JOURNALISTE, protestant.

Non ! Non ! Non !

BRANDON.

Bon ! Parce que la publicité, ça regarde mon fils Robert. C'est lui qui distribue le budget ! Moi, je m'en...

LE JOURNALISTE, très large.

Moi aussi !... Le journal traitera directement avec votre fils... l'autre question... Je viens, moi, vous interwiever !

BRANDON.

Eh bien... hum !... (Il se lève et change de veste.) Hum !... (Il tousse.) Je ne suis pas orateur pour deux sous, moi, vous savez ?... (Il fait quelques pas.) Vous mettrez un peu de sauce autour !... (Il commence.) Vous comprenez, mon cher... les meetings, les circuits, les records, c'était très chic avant la guerre. Mais moi, je bats un autre record, le record de l'utilité ! Oui, Monsieur ! j'ai trouvé un aéroplane possible... propre, confortable ! un aéro automatique !... (Avec un bon rire.) l'aérobus... l'aéro taxi... quoi !... Alors, en avant !... L'heure du client est venue !... (Entraînant le Journaliste vers le fond.) Levez-vous !

LE JOURNALISTE.

Oui...

Brandon lui montre, dans le fond, les murs et les hangars.

BRANDON.

J'avais ici près d'un demi-hectare de terrain, bâtis ou non... Mes ateliers, mes hangars, mes bureaux... Et puis... autour... ces nobles bâtisses...

LE JOURNALISTE.

Le vieux faubourg...

BRANDON.

... Une maison qui menaçait ruine, deux hôtels habités six mois l'an, un autre, l'hôtel de Belmont, propriété d'un jeune fils de famille... à sec, enfin, la maison portant le numéro 23 de la rue de Grenelle qui était à vendre... de l'antiquaille ! Je guignais ça depuis des mois !... Enfin, l'idée prend corps !... Avec mes fils, je forme une société... Et je rafle tout ! Par des traités passés avec les propriétaires voisins, je vais faire établir sur les toits que vous voyez, là... des terrasses d'atterrissage... Ici, l'aéroport... là, les hangars !... les ateliers... les bureaux !...

LE JOURNALISTE.

C'est grandiose !...

BRANDON, modeste.

C'est convenable !... Voilà !... Parlez... du progrès... du... de l'aviation... qui... a volé... à pas de géant !... Enfin, quoi !... faites des phrases !... c'est votre métier !...

LE JOURNALISTE, prenant des notes.

C'est admirable ! C'est prodigieux !

Sonnerie du téléphone privé dont le récepteur est placé derrière Brandon.

BRANDON.

Allô !... Ah ! c'est toi, Robert... Oui !... Non... Jim n'est pas là... Il est avec miss Hawkins, à l'école de pilotage... Bon !... (A ce moment entre un garçon, à droite. Il apporte à Brandon une liasse de lettres décachetées, le courrier. Brandon au garçon.) Quand Jim sera descendu, dites-lui que M. Robert l'attend à l'atelier...

Le garçon sort à droite.

LE JOURNALISTE, le stylographe à la main.

M. Jim et M. Robert, ce sont vos fils, n'est-ce pas ?

BRANDON, tout en parlant, il parcourt les lettres qu'on lui a apportées, il lit, un crayon bleu à la main.

Non ! Jim, c'est un de mes pilotes ! Jim Hurdeson... l'Irlandais !... Robert, c'est mon fils ainé... le cadet, Georges ! Tout le monde travaille, chez moi : mes deux garçons, ma fille !... Vous connaissez Georges, l'ingénieur ?... Non ?... Vous le connaitrez !... Très fort !... nº 1 de l'école !... élégant... belles cravates !... Robert, lui, c'est l'as !... Raid Paris-Berlin... Trente-deux appareils au tableau... Légion d'honneur, médaille militaire, cinq palmes... Un héros !... Il sait tout juste lire et écrire

et compter... Mais c'est le plus intelligent des deux !

LE JOURNALISTE.

C'est inouï !

BRANDON.

Et vous allez publier tout ça ?

LE JOURNALISTE, épanoui.

Tu par... (Se reprenant.) Je crois bien !... Et, dites-moi, monsieur Brandon, un mot maintenant sur votre carrière... Vous... (Avec hésitation,) Vous êtes un ancien officier, n'est-ce pas ?...

BRANDON, lâchant son crayon bleu.

Officier !... Officier !... Qu'est-ce qui vous a dit ça ?... (Rectifiant fièrement.) Sous-officier !... J'ai fait quinze ans comme les copains !... Oui, jeune homme, le père Brandon, ancien sergent d'infanterie de marine, ancien marsouin, parfaitement ! six campagnes, sept cents francs de retraite... mon tabac !... médaille du Tonkin... et la coloniale !... Je ne la porte plus depuis qu'*ils* m'ont donné l'autre !...

Il montre son ruban rouge à sa boutonnière.

LE JOURNALISTE, écrivant fiévreusement.

Oh ! c'est beau, ça !...

BRANDON.

Ça vous dépasse, hein ? que je sois arrivé... si haut !...

Il montre les affiches ; « Aéroplanes Brandon ».

LE JOURNALISTE, saisissant l'allusion.

C'est le cas de le dire!...

Ils rient.

BRANDON, passant la main dans ses cheveux.

Mais, bon Dieu !... Je ne regrette pas les années passées là-bas !... C'était le bon temps... on rigolait !... On était jeune !... Je serais arrivé adjudant!... je suis resté cinq ans « doublard »... Et j'en ai-t'i vu du pays !... le Sénégal, le Tonkin !... J'étais à Langson, à Tuyen-Quan ! Qué coup de soleil, mes amis !... Ah ! les cochons de mandarins!... Il y en avait de bleus, de rouges, de verts !... Mandarins ?... C'est pas comme ça qu'on les appelait !...

LE JOURNALISTE.

... Les Pavillons noirs?

BRANDON.

C'est ça ! Les Pavillons noirs !... A la baïonnette !... (Avec mélancolie.) C'était le bon temps !...

LE JOURNALISTE.

Mais comment, à votre retraite ?...

BRANDON.

Ben, voilà !... J'avais bricolé un peu avant de m'engager !... Mon père était dans le métier... mécanicien !... A ma retraite, j'avais trente-deux ans, on m'offre une place de contre-maître aux

ateliers Brigelin. Et me voilà dans l'automobile ! Puis, le coup de veine... Le patron me fait courir ! Et je gagne la coupe !... Ah! les premiers fafiots bleus que je touchais !... Du coup, je me marie !... En ce temps-là, l'auto enrichissait son homme !... Je m'établis à mon compte, j'ai ma marque... je vends... je deviens riche !... Quand j'ai quitté l'auto pour l'aviation, j'ai tout risqué ! Mais quoi !... ma pauvre femme était morte... mes deux garçons étaient déjà des hommes... C'est pour eux que je faisais ça... Et j'ai eu cette veine énorme ! il y a eu la guerre !... J'ai construit pour l'armée ! construit à force ! pour la France !... Si je vous disais ce que j'ai gagné, vous me diriez : « Pas vrai ! »... (Avec un bon rire.) Quand on a dans la main cette sacrée petite ligne-là, tout va !...

LE JOURNALISTE.

C'est extraordinaire !.. C'est prodigieux !...

Jeanne entre à droite.

SCÈNE III

LES MÊMES, JEANNE

JEANNE.

Voici le projet de circulaire...

BRANDON, au journaliste.

Comment trouvez-vous ma petite dactylo ?...

Il cligne de l'eeil.

LE JOURNALISTE.

Mais, charmante... tout à fait charmante...

BRANDON.

Vous voudriez bien avoir une dactylo comme ça... hein ?... (A Jeanne.) Eh bien, mon petit... ça va... donne ça à la copie... (Au Journaliste.) Et elle tape, faut voir !... (Il la rappelle.) Attends donc !... (Il sonne. Un garçon entre.) A la copie !... (Le garçon sort. Brandon au journaliste.) Monsieur ?... Quel est votre nom ?...

LE JOURNALISTE.

Criquet !

BRANDON, présentant.

Monsieur Criquet du Journal *Demain !*... Ma fille !...

LE JOURNALISTE, interloqué.

Comment ? Mademoiselle est...

BRANDON, réjoui.

Mademoiselle est ma fille !... (A Jeanne.) Embrassez votre papa ! (Il rit.) Ah ! Ah ! Ah ! Régulièrement je la place, celle-là !... « Eh ! eh ! vous ne devez pas vous embêter !... (Clignant de l'œil vers la jeune fille.) Mazette !... » C'est ma fille !... Tableau !...

JEANNE.

Allons, père!... Voyons!... Sois sérieux! Monsieur va mettre ça dans son journal...

BRANDON, secouant la tête.

Monsieur a déjà sa nourriture.

LE JOURNALISTE.

... Un grand papier... sur deux colonnes... avec votre portrait... (Galant.) Celui de Mademoiselle!... Celui de vos fils et comme titre : « Les conquérants! »...

BRANDON, riant.

Pas mal!... Mais vous même, tantôt, quand je suis rentré... et que vous étiez là, un œil près du bureau... c'est la conquête de l'information, ça!

LE JOURNALISTE, riant.

Le *b a ba* du métier...

BRANDON, admiratif.

Sont-ils canailles! hein?... (Il lui serre la main.) Adieu, jeune homme!... Quand vous verrez Ménardier...

LE JOURNALISTE, sur le seuil de la porte.

Je ne le vois jamais!...

BRANDON.

Ménardier, c'est votre directeur?...

LE JOURNALISTE.

Je ne l'ai jamais vu !... c'est le bon Dieu !...

BRANDON.

Le bonjour quand même ! (Le rappelant.) Eh ! dites donc, pendant que vous y êtes... (Il se gratte la tête. Un temps. A Jeanne.) On peut ?... (Sans attendre la réponse.) Annoncez donc les fiançailles de ma fille : Jeanne...

LE JOURNALISTE.

Ah ?...

Il s'incline et sort stylo et bloc-notes.

BRANDON.

... Avec M. Jim Hurdeson, mon premier pilote... C'est la nouvelle nouvelle, ça !... Ils se marieront au printemps !...

JEANNE, bas

Oh ! père, pourquoi...

BRANDON, large.

Laisse faire, enfant, c'est de la publicité !

LE JOURNALISTE, prenant congé.

... Enchanté, Monsieur !... Mademoiselle !...

Il sort.

SCÈNE IV

BRANDON, JEANNE.

BRANDON.

Embrasse-moi, petite !... Ce farceur m'a fait perdre dix minutes avec son journal !... (Un temps. Il regarde Jeanne.) Mais !... sais-tu que tu es bigrement jolie ce matin !... Tu es fraîche comme une pomme !... Dis-moi ?... Ça t'ennuie que je lui ai annoncé tes fiançailles avec Jim ?

JEANNE, détournant la tête.

Mais non, père, seulement...

BRANDON, au téléphone privé.

... Allo ! C'est toi... Robert... Jim est à l'atelier ? Ah ! bon !... Quand vous aurez fini tous deux, qu'il vienne me voir !... (Il raccroche le récepteur.) Assieds-toi là, petite... à côté de moi !... C'est très bien, tu sais, ton projet de circulaire... je ne l'ai pas lu !... mais c'est très bien... très... (Il s'arrête, le garçon entre à droite et lui apporte un pneumatique, il regarde.) Ah ! Jim peut se vanter d'avoir de la chance, une fille intelligente... jolie...

Il lit.

JEANNE.

Oh!... père, voyons, tu sais bien que je ne suis pas jolie...

Elle rêve, les yeux perdus. Un temps. Brandon a fini de lire. Il sursaute.

BRANDON.

Hein? Veux-tu te taire!... Pas jolie, toi?... Jim va te répondre, attends!... Tu sais qu'il t'adore, ce garçon? (Un temps. Il la regarde.) Mais qu'est-ce que tu as?... Tu as l'air dans tes mauvais jours, ce matin... Ce mariage te plaît, au moins?... Ah! tu sais, il faut nous le dire! (Il tape sur la table.) Si tu n'aimes pas Jim, eh bien!... tu ne l'épouseras pas! C'est simple!...

JEANNE.

Mais si, père! Autant lui qu'un autre!...

BRANDON, protestant.

Jim s'est couvert de gloire, pendant la guerre... Un brave garçon... et un brave!...

JEANNE.

Oh! cela oui!.., mais... (Elle n'achève pas.) Enfin, je ne peux pas rester vieille fille!... J'ai vingt-six ans! alors!... Alors je me marie avec Jim... C'est un brave garçon, comme vous dites... Je l'aime bien... (Avec un soupir.) Et nous serons très heureux!

BRANDON, avec force.

Parfaitement !.. (Un temps. Il lève les bras, et changeant de ton.) Que veux-tu, petite, c'est de ta faute ! T'en a-t-on proposé, des partis et des partis !... des ingénieurs, des officiers, des bruns, des blonds, des grands, des petits...

JEANNE, avec une douceur triste.

Aucun ne m'a plu... Les années ont passé, passé... Et l'on vit si vite ici !... On n'a pas le temps d'écouter battre son cœur !... (Un temps.) Ah ! depuis la mort de maman, la maison n'est plus la même... Tu te souviens comme maman aimait les fleurs... Eh bien regarde maintenant... les vases sont vides... Et les oiseaux que nous avions !... morts !... la cage est vide aussi !... Plus rien, c'est froid, c'est triste... Toute la journée, le bruit de l'atelier... et le ronron des moteurs !... je t'assure, papa... les jeunes filles de mon âge pensent, aiment, vivent... moi je n'ai pas eu le temps... Georges le dit bien, va !... je suis une fille-garçon...

Un temps. Brandon la regarde, elle a les yeux pleins de larmes.

BRANDON.

Ah ! çà ! mais !... Ah ! çà !... montre tes yeux !... Tu... ?

JEANNE, détournant son visage.

Non !...

BRANDON, il lui prend les mains.

Mais si !... (Il la regarde.) Quel petit être bizarre, fermé... Tu n'es pas heureuse ?... (Mouvement de Jeanne.) Qu'est-ce qui te manque ici ? pas l'argent ?... Tu en as plus qu'il n'en faut pour tes caprices... La liberté ? tu l'as !... Tu es l'enfant gâtée... (L'attirant à lui tendrement.) Mon enfant gâtée !... Alors, quoi ? Parle ! sacrée gosse ! qu'est-ce que tu as ?

JEANNE.

Oh ! Oh ! Déjà tu te fâches !... alors si je te dis... Non ! non ! (Elle le regarde.) Papa, mon papa !... Tu es heureux, toi ? c'est l'essentiel... Heureux ! Robert et Georges, aussi ! heureux !... Réussir, gagner, de l'argent, voilà le bonheur pour vous !... J'ai bien essayé de le croire aussi... Et tu vois j'ai renoncé près de vous à ce qui est pour les autres femmes, l'espoir, la joie !... Que je sois là à côté de toi, cela fait partie de ton bonheur... tu me l'as dit... je suis pour toi, la petite fleur bleue, qu'on aime à regarder de temps en temps... quand on a le temps !... Je ne me plains pas... je t'aime... et te savoir heureux, me console du reste !... Mais... Mais !... (Elle lève les bras avec une sorte de désespoir.) j'ai l'impression, parfois, d'être un corps sans âme, un automate, un être inerte que de brutales mains, manient comme un outil, ou un joujou !... Ne m'en veux pas, ces jours-là, d'être triste... et de jeter

des yeux d'envie... plus loin, au delà de nos soucis, de nos affaires, vers le ciel libre, et vers la joie... Je pense à notre enfance, à Robert, à Georges, à moi!... dans le petit logis de Pantin tout égayé de rires... ah! ce n'était pas luxueux, mais qu'il y faisait bon!... on y respirait l'amitié, la tendresse, l'amour... Il y avait maman!... (Sa voix s'altère.) Notre enfance!... et je vois notre jeunesse... ah! si morose... Robert, Georges, leurs fronts têtus, leurs cœurs durcis, et moi... moi!... et je me dis qu'on eût été sans doute plus heureux en demeurant obscurs... sans ambition... et pauvres!

BRANDON.

Ah! c'est bien ça!... Pauvres!... Ah! tu ne sais pas ce que c'est! Romanesque!... Ah! il y en a des idées, et des... Psss!... là-dedans! (Il touche le front de Jeanne.) Un seul remède, un bon, le vrai, le mariage...

JEANNE.

Sans amour...

BRANDON.

Sans amour!... Sais-tu seulement ce que c'est l'amour... C'est ton mari qui te le dira... Et puis quoi?... le ciel bleu?... l'air libre?... les voyages?... tu en feras des voyages... de beaux voyages de noces...

Il cligne de l'œil.

JEANNE, se levant nerveusement.

Ah ! ne parlons plus de cela, veux-tu... Parlons de la maison... des travaux en cours, des salaires du personnel, de tout ce que tu voudras, mais pas de ça !... Ne fronce pas les sourcils ! ne serre pas les poings!... tu ne comprends pas... et je ne t'en veux pas de ne pas comprendre... ce n'est pas ta faute... Tu me considères toujours comme une enfant... Tu n'as pas vieilli, toi !... moi si !... seulement tu ne t'en es pas aperçu, voilà!... j'ai un cœur, un cerveau, et déjà une connaissance des choses !... Tu as si peu le temps, dans ta vie bousculée, d'y réfléchir... Allons ! va ! va ! papa ! parlons d'autre chose... vois, nous avons perdu... (Appuyant.) perdu !... vingt minutes à bavarder sur des sujets sans intérêt, je veux dire qui ne sont d'aucun rapport pour la maison !... diable ! diable ! diable ! au travail ! papa ! au travail !...

Elle va s'asseoir à la petite table à droite.

BRANDON.

Oui ! Eh bien, je n'ai pas envie de travailler, moi ! ah ! tu n'es pas heureuse !... Je veux que tu le sois moi ! et quand je veux quelque chose, tu sais !... Tu seras heureuse, heureuse avec Jim, j'en réponds !... ou alors dis que je suis un imbécile, que je vois faux... et que j'ai l'habitude, dans la vie, de me tromper... j'en ai l'air, hein ?

Un temps.

JEANNE.

...Possible après tout que je sois heureuse avec Jim !

BRANDON.

Eh bien alors ?...

JEANNE.

Eh bien alors... ce ne sera peut-être pas *le* bonheur... ce pays merveilleux dont on rêvait, mais *un* bonheur... il y a toutes sortes de bonheurs... et je vois le nôtre... un bonheur... résigné... paisible... comme une fin d'été !... Mais il n'y aura pas eu de printemps !

BRANDON, haussant les épaules.

Poh ! Poh ! Poh !... Voilà Jim qui va t'égayer un peu.

Jim entre par le fond.

SCÈNE V

LES MÊMES, JIM.

JIM, très gai, léger accent anglais.

Bonjour, mademoiselle Jeanne, bonjour, patron !... Eh bien, le 10 va très bien !... Pas de ratés ! Et on a fait du plané, dans le vent !... Miss Hawkins aime le chahutage !...

BRANDON.

Eh bien, mon garçon?... je connais un appareil qui ne va pas du tout! Est-ce la faute du propulseur?... Et pourtant faut que ça marche! Tiens!... (Il montre Jeanne.) V'là l'appareil!... (Il pose la main sur le cœur de Jeanne.) Et voilà le moteur!...

JIM.

Oh! Mademoiselle Jeanne!

Ils rient tous les trois.

BRANDON.

Allons! Embrassez-vous! Et que ça sonne... (Il s'est assis à son bureau. Jim et Jeanne sont debout devant lui.) Ah! ça?... (Il les regarde en clignant de l'œil.) Mettez-vous donc là... devant moi!... Quel est le plus grand des deux?... Eh! eh!... Si!... c'est Jim!... (Il les regarde.) Dites donc! n'allez pas vous gonfler!... Mais, parole!... Je n'ai jamais vu un couple pareil!... (Brusque.) Embrassez-vous, bon Dieu!... (Ils s'embrassent, gênés, en riant.) Voyons! Jim!... Comment ça t'est-il venu d'aimer Jeanne? Dis-nous ça, voyons!...

JIM, timide, il regarde Jeanne.

Oh! patron!... Je ne sais pas, moi... je ne sais pas... J'aime mademoiselle Jeanne... plus que tout... ça, c'est la vérité!... plus que j'aime mon métier... oui... plus que tout!...

Il baisse la tête.

BRANDON.

Et toi, Jeanne ?... Pourquoi aimes-tu Jim ?.. Parce qu'il est fort, hein ?... Ah ! le gaillard ! (Il lui secoue les épaules.) Sacré English, va ! (Se reprenant, sur un froncement de sourcils de Jim.) Ah ! non ! c'est vrai ! Pas English, Irlandais... (Le forçant à contracter son biceps.) Fais voir ! Aoh ! yes !... Et courageux, le bougre !... (Il lui tapote amicalement les joues) Oh ! il se cassera bien la... figure, un jour !... mais en attendant... y a pas son pareil là-haut !... (A Jeanne.) Avoue que c'est pour ça que tu l'aimes ?..

JEANNE.

Oh ! non !

BRANDON.

Alors, pourquoi ?...

Un temps.

JEANNE, elle regarde Jim.

Parce qu'il est bon !...

BRANDON, épaté.

Tiens ! J'aurais pas trouvé ça !... Elle a tout l'esprit de sa mère ! (Haussant les épaules.) C'est drôle !... (Il rit puis tire d'un dossier une photo.) Je suis bon aussi, moi !... (A Jim.) Y a pas que toi, tu sais ?... Approchez !... Regardez cette photo ?

JEANNE et JIM, surpris.

Oh !...

BRANDON.

Joli, pas ?... Ce mignon pavillon, avec perron, terrasse... et tout ça moussu... couvert de lierre... et ces vieux arbres... et le petit jet d'eau qui fait floc-floc dans le coin... La balustrade est un peu abîmée, mais ça se répare !

JEANNE.

Mais qu'est-ce que c'est que ça ?...

BRANDON.

Ça ?... C'est le cadeau que je vous fais, le jour des noces !... A vous la petite maison !... A vous les grands arbres ! à vous le jet d'eau ! Voyez le bosquet !... Vous y roucoulerez !... Ce sera votre chez vous !... votre petit nid... Ça vous plaît-il ?...

JIM.

Oh ! patron !... C'est bien trop beau...

BRANDON, jouant la colère.

Trop beau pour ma fille ?... Dis donc, toi ?...

JEANNE, qui a pris la photo.

Mais où se trouve-t-elle, cette maison ?... C'est une construction ancienne ?

BRANDON.

Cherchez !...

JIM.

C'est à Passy !...

JEANNE.

Non! non! c'est à Rouen!... ah! je me rappelle...

BRANDON.

Allons donc!.. c'est à côté... là... derrière ce mur... c'est une dépendance de l'hôtel de Belmont... (Triomphant.) Ah!...

JIM, regardant la photo.

Ah oui! je vois maintenant...

BRANDON.

Je fais démolir l'hôtel et raser le parc... Mais comme ce pavillon donne sur la rue... et qu'il vous plaît... je vous le garde!

Un temps.

JEANNE.

C'est très gentil à toi, papa, mais...

BRANDON.

Mais quoi?...

JEANNE.

Tu ne sais pas encore si le propriétaire de l'hôtel est dans l'intention de vendre!...

BRANDON.

Qui, le propriétaire? mais si, un idiot, qui...

JEANNE.

C'est un idiot? Ah?... Je l'ai aperçu deux ou trois fois qui rentrait chez lui... il n'a pas l'air d'un idiot...

il est vrai que l'apparence trompe... Il est peut-être stupide... Tu le connais?

BRANDON, méprisant.

Qui? lui? moi?... Je le roulerais tiens, comme...

Il achève de rouler une cigarette.

JEANNE, à mi-voix.

Ah! voilà un mot que je n'aime pas! et on l'entend souvent ce mot, ici!...

BRANDON.

Et puis raison majeure... il est ruiné! L'hôtel est couvert d'hypothèques! j'en sais quelque chose!...

JEANNE.

Mais l'as-tu vu, au moins, ce monsieur de Belmont? s'il refuse?

BRANDON, la coupant avec humeur.

Mais non! non!... c'est impossible je te dis... c'est impossible, là!... (Il a un grand geste définitif.) Ne cherche pas à comprendre!... Je lui ai écrit... J'attends sa visite... (Il allume sa cigarette.) Et puis, quoi!... je le mets en présence du fait accompli! J'ai acheté les immeubles environnants... l'hôtel de Belmont se trouve enclavé dans mes propriétés!... Alors?... Un hôtel du XVII[e] au beau milieu d'un aérodrome, ce serait drôle!... (Un garçon entre par le fond.) Quoi? Qu'est-ce que c'est?... (Le garçon lui remet une carte.) Ah! bien!... Ça aussi c'est drôle!... Quand on parle

du loup !... Justement le voilà, l'idiot... (Il lit.) Henri de Belmont... (Au garçon, en lui faisant signe d'attendre.) Une minute, voyons !...

Il met de l'ordre sur la table.

JIM, serrant la main de Jeanne.

A tantôt, mademoiselle Jeanne !...

Il va sortir.

BRANDON.

Dites donc, Jim ! Robert est-il toujours à l'atelier ?...

JIM.

Ah ! non ! il en est sorti, avec moi ! Et je l'ai vu partir, à pied, dans la direction du boulevard. Il ne rentrera que pour déjeuner.

BRANDON.

Zut ! (Il téléphone.) Allo !... Allo !... (Un temps. Il raccroche le récepteur.) On ne répond pas... (Au garçon.) Allez donc voir si monsieur Georges est dans son bureau ? (Le garçon sort à droite.) C'est ennuyeux... J'aurais voulu que mes fils soient là pour discuter avec ce monsieur... je ne suis pas diplomate, moi ! Je suis brusque, je m'emporte, tandis qu'eux... Georges surtout... Et comme ça tombe mal ! Vous allez voir, aucun d'eux n'est là... (Au garçon qui revient à droite.) Pas là ?...

LE GARÇON.

Non, Monsieur.

BRANDON.

Zut! (A Jim.) Dès que Robert sera de retour, envoyez-le moi... (Au garçon.) Faites entrer ce monsieur! (Le rappelant.) Georges n'est sûrement pas sorti! il doit être là-haut à surveiller l'installation du plancher électrique. Vous irez me le chercher tout de suite!

LE GARÇON.

Bien, Monsieur.

Jim est sorti à droite; le garçon sort à gauche. Jeanne va sortir. Brandon la rappelle.

BRANDON.

Non! Non! ne t'en va pas, toi!... Arrive ici! j'aime autant ne pas être seul!...

JEANNE.

Mais moi, j'aime autant ne pas être là... tu connais mon sentiment... en affaires... alors...

BRANDON.

Non, non! reste! tiens, assieds-toi, dans ce coin... là... (Il l'installe au premier plan à droite.) tu nous tournes le dos, t'as l'air d'une petite dactylo de rien du tout, et tu n'en perds pas une broque... Si je fais une gaffe ou si je vais trop loin, eh bien... tu tousseras, je comprendrai!

JEANNE.

Ah? tu veux que je tousse, aussi?

BRANDON.

Ça voudra dire : « Tournant dangereux ! » Tousse un peu pour voir ?

JEANNE, elle tousse.

Comme ça ?

BRANDON, avec un baiser de la main.

T'es un ange !

Le garçon fait entrer M. de Belmont, Brandon s'est assis à son bureau. Il l'accueille d'un geste large.

SCÈNE VI

BRANDON, HENRI DE BELMONT, JEANNE.

BRANDON, jovial et familier.

Salut, Monsieur ! donnez vous la peine de vous asseoir !

M. de Belmont s'assied. Un temps. M. de Belmont a trente ans environ. Elégance sobre. Froid, réservé. Visage fin et pâli. C'est le dernier d'une race qui s'éteint.

HENRI.

Monsieur, j'ai reçu il y a quelques jours une lettre de monsieur Georges Brandon... c'est bien à lui, n'est-ce pas, que j'ai l'honneur de parler?

BRANDON.

Oui... non... enfin... c'est mon fils...

HENRI.

Ah?

BRANDON, vite.

Mais c'est la même chose!

HENRI.

Dans cette lettre, monsieur votre fils me priait de venir, en voisin, car nous sommes voisins... m'entretenir avec lui d'une affaire... (Il s'arrête et sort de sa poche une lettre.) Voici les termes mêmes... (Il lit.) « ...d'une affaire mobilière susceptible de m'intéresser... » je me suis demandé ce dont il s'agissait. Un instant j'ai cru à une erreur de suscription ou de transmission...

BRANDON.

Non, non!... (Lui tendant une boîte de cigares.) Un cigare?...

HENRI.

Merci.

BRANDON.

Vous avez un moment? .. (Brandon regarde sa montre, Henri regarde la sienne et fait un geste d'acquiescement.) Je voudrais vous présenter mon fils... Je l'attends... (Un temps.) Vous n'étiez jamais venu ici?

HENRI.

Non, monsieur!... (Poli.) Vous êtes très bien ins-

tallé. Je vous fais mon compliment. C'est grand... c'est...

Il ne trouve pas.

BRANDON.

C'est clair... moderne!... Ah! dame, ce n'est pas aussi... (Avec un sourire.) poétique que chez vous... C'est très bien chez vous. . J'ai vu ça d'un peu haut naturellement, mais je m'y connais, moi! oh! c'est... très chic!... (Un temps.) Vous n'êtes jamais monté en avion, je parie?...

HENRI.

Non, jamais.

BRANDON, comme à lui-même.

C'est épatant!... Il y en a encore quelques-uns comme ça!... A votre disposition!... Quand vous voudrez...

HENRI.

Vous êtes tout à fait aimable, monsieur, mais .. la terre m'attire... (Brandon fait « Ah! ») Oh! je ne nie pas la beauté du geste. Vous devez éprouver des sensations admirables!. . Conquérir l'espace... voler, comme l'oiseau, en plein azur... c'est surhumain!...

BRANDON, pénétré.

Ah! oui! oui!... (Changeant de ton.) Mais vous savez, tout ça... c'est de la littérature qu'on fait... après! quand on est redescendu... et qu'on sirote son apé-

ritif, bien calé dans un fauteuil!... Là-haut on ne fait pas attention à tout ça... non!... On fait attention à ne pas se casser la gueule... simplement!..

Jeanne tousse.

BRANDON, se retourne.

Hein?... oui...

Il rit.

HENRI, riant.

Eh bien, voilà!... Je n'ai pas le goût du danger!... Je ne suis pas un homme d'aujourd'hui... je ne trouve pas de plaisir comparable à celui de lire un bon vieux livre, l'été à l'ombre, l'hiver au coin du feu!...

BRANDON, épaté.

Crédié!... vous aimez ça, les livres?... Et moi, ça me donne le spleen... Quand je vois une bibliothèque, je pense à un cimetière... Oui... ces rangées de petits cercueils... penser que tous les gens qui ont écrit ça, sont morts... brrou!... ça me fiche le noir!... Et puis, d'instinct!... les livres... c'est... c'est sale... c'est vieux!... Que voulez-vous!... j'aime pas le passé! ça sent la mort! J'aime la santé, j'aime l'action, j'aime la vie!... La vie, en avant!...

HENRI, avec un sourire.

C'est une opinion...

Georges entre à droite. Élégant, monoclé, prétentieux. Allure froide et polie de l'arriviste.

SCÈNE VII

LES MÊMES, GEORGES, BRANDON.

BRANDON.

Ah ! c'est toi, Georges ?... Je vous présente mon fils, M. Georges Brandon ! Ingénieur !... Monsieur de Belmont !

HENRI.

Monsieur !

Ils se serrent la main.

BRANDON.

Là ! Eh bien, maintenant que nous avons fait connaissance, causons ?... (Il lui tend son étui.) Cigarette ? (M. de Belmont dit « non, merci. ») Permettez ? (Il commence.) Monsieur de Belmont !... (A Georges.) Tiens ! Georges, approche la carte qui est là... Monsieur de Belmont, veuillez jeter un coup d'œil !... Voici nos ateliers... (M. de Belmont regarde le tracé.) Voici le boulevard Raspail... la rue de Grenelle, la rue de Varenne, voici le plan de votre hôtel, la maison, le parc, le pavillon donnant sur la rue, les communs...

HENRI, un peu étonné.

Oui...

GEORGES, à qui son père a fait signe de parler.

Peut-être le saviez-vous, nous nous agrandissons ? Nous lançons un nouvel aéro, automatique, un aéro industriel, pratique !... Mais, dame ! il nous faut de l'espace, il nous faut un aéroport, de nouveaux hangars !... Nous avons formé une petite société au capital de vingt millions, et sommes acquéreurs des immeubles portant les numéros 25 et 27, de la vieille maison d'angle rue de Grenelle et de l'hôtel de Madame de Barançon, qui abandonne le faubourg pour les Champs-Elysées... Donc, voici votre hôtel isolé, enclavé au milieu de nos propriétés ! Nous allons faire démolir les constructions avoisinantes... (Avec un sourire.) Monsieur de Belmont ! vous êtes notre prisonnier !...

HENRI, avec un sourire.

Diable !... Ces démolitions... le bruit du charroi... ce voisinage d'ouvriers... et moi qui ai horreur de la poussière...

Brandon et Georges échangent un regard.

BRANDON.

...Précisément !...

GEORGES, très aimable.

Eh bien... allez faire un petit voyage !... Une habitation ancienne comme la vôtre ne vaut, commercialement, que par le cadre qui l'entoure. C'est une question d'atmosphère !... Or, votre hôtel, logé

comme il va l'être au milieu de nos établissements, parmi le va et vient et le tumulte d'un quartier industriel, perd la moitié de sa valeur. Débarrassez-vous-en pendant qu'il est temps ! Vendez !

HENRI, abasourdi.

Mais...

BRANDON, concluant.

Monsieur de Belmont, nous sommes acheteurs ! Nous vous proposons l'achat ferme et comptant ! Ça va-t-il ?

GEORGES.

Evaluez !...

Un silence.

HENRI, revenant de sa stupéfaction.

Mais, messieurs, mon hôtel n'est pas à vendre !

BRANDON, avec un gros rire.

Eh ! tout est à vendre, monsieur de Belmont, tout !... Quand vous aurez mon âge, quand vous aurez comme moi, vécu, lutté, quand vous connaîtrez les hommes et les choses, ce qui les pousse et ce qui les remue, vous verrez que l'argent est à la base de tout... et que tout s'achète en fin de compte... (Poli.) Il suffit d'y mettre le prix !

HENRI, se lève.

Je regrette !... (Avec un sourire.) Je sais que, dans un certain monde... oui... tout s'achète... tout !

même les vies humaines ! Mais ni mon hôtel, ni ni moi, ne sommes à vendre !... Je regrette... (Prenant congé.) Messieurs !...

Il va sortir, Georges le retient.

BRANDON.

Allons ! Allons ! Monsieur de Belmont, asseyez-vous et causons, je vous prie, en gentlemen qui traitent une affaire. tranquillement !...

HENRI, agacé.

Mais, monsieur, il ne s'agit pas là d'une affaire ! Je ne suis pas un homme d'affaires. Nous ne nous entendrons jamais.

GEORGES, venant à la rescousse.

Voyons, monsieur ! (A Brandon qui va parler.) Père, laissez-moi parler, voulez-vous ?... (Pressant, à Henri de Belmont.) Il n'est pas une terre, une maison, une statue, un tableau... au-dessous duquel on ne puisse mettre un chiffre ? Votre hôtel, qui est hypothéqué... a été évalué à son prix... Eh bien, ce prix, nous le doublons...

HENRI.

Encore une fois, monsieur...

GEORGES, continuant.

Nous sommes des gens d'affaires ! Méprisez-nous, c'est votre droit ! Nous poursuivons notre intérêt, mais nous essayons de sauvegarder le vôtre... Je vous assure que nous sommes... très... chevaleres-

ques ! Faut-il vous dire quelles armes nous pourrions employer contre vous? Non... Comprenez-nous bien ! L'emplacement de votre parc, de votre hôtel, il nous le faut ! Il nous le faut pour notre aérodrome, il nous le faut pour réussir !

BRANDON.

Il nous le faut !...

GEORGES, continuant.

...C'est pour nous une question vitale ! Eh bien, monsieur, profitez de la situation... abusez-en !... doublez le prix !... nous ne marchanderons pas !...

HENRI.

Je vous comprends, monsieur ! et je ne vous méprise, ni ne vous blâme .. Mais comprenez-moi aussi ! Mon hôtel, je ne veux pas, je ne peux pas le vendre... sa valeur réelle, je l'ignore... sa valeur intime est infinie pour moi !... C'est mon patrimoine ! Je tiens à ma maison, comme on tient, par superstition ou par souvenir, à une vieille bague, ou à une médaille. Ça ne se discute pas !...

Pendant tout ce dialogue, Jeanne, très intéressée, a peu à peu tourné la tête et elle regarde Henri de Belmont. Au mot « Ça ne se discute pas », Brandon bondit.

BRANDON, tapant sur la table.

Mais si ! tonnerre ! ça se discute !... (Jeanne tousse avec insistance, Brandon fronce les sourcils et tourné vers Jeanne.)

Hein?... Quoi!... Zut!... (S'exaltant à mesure.) Mettre en balance la valeur d'une médaille, d'une bague, d'un gri-gri de nègre, quoi!... avec ce qu'une entreprise comme la nôtre représente de capitaux engagés, de risques de mort ou de vie, de courage, de science, d'action! Allons donc!... Mais vous seriez honteux de sacrifier l'avenir de notre affaire, — et l'avenir tout court — car enfin, c'est le progrès qui marche, ça!... c'est l'intérêt de la France!... à je ne sais quelles superstitions enfantines... à quelle manie du souvenir... à un passé qui est mort, archi-mort!... Mais, monsieur, vous auriez toute la presse contre vous! (Henri de Belmont sourit, Brandon s'exaspère.) tout le pays! le monde civilisé tout entier!... (Répondant à un sourire de M. de Belmont.) Vous vous en foutez?... c'est admirable!...

HENRI.

Il y a dans cette discussion, dans votre insistance, quelque chose de plaisant, malgré tout... Vous voulez acheter mon hôtel... et je suis résolu, moi, à ne pas le vendre! Sincèrement désolé que vous ne compreniez pas!... (Un temps. Il se rassied.) Cette pauvre vieille maison, qui est tout pour moi, comme elle l'est pour vous, mais à des titres différents, cette pauvre vieille maison... je l'aime...

BRANDON, ahuri.

Quoi?...

HENRI, il continue, très simplement.

... C'est là que tous ceux de ma famille sont morts, c'est là que ma mère est morte... c'est là que je suis né... c'est là que je veux mourir... (Brandon le contemple, ahuri. Jeanne s'est retournée tout à fait et le regarde.) Les arbres y ont grandi avec moi et y vieilliront comme moi... Pas une pierre qui ne me soit familière, pas un banc où ne s'arrêtent, avec moi, mille souvenirs... De vieux portraits me sourient ; chaque objet garde le parfum d'une empreinte ancienne... Cette maison, où vécut toute une race, est vivante... elle vit, de cette vie mystérieuse des morts qui habitent en nous... Je sens battre son cœur dans le tic-tac des pendules... Elle est bonne, elle est maternelle ! elle m'accueille et me protège ! c'est ma maison !... Vend-t-on sa mère, vend-t-on son ami?... Cette maison, je ne peux pas la vendre... parce que je l'aime... et qu'elle m'aime !...

BRANDON, abasourdi.

Ah ! çà ! mais qu'est-ce que vous nous chantez-là?... En toute sympathie, je vous le dis... c'est pitié que de voir un homme comme vous tomber dans ces enfantillages. (Il heurte du poing la table.) C'est de la romance, ça !... et la romance on s'asseoit dessus !

Jeanne s'est levée brusquement et baisse le couvercle de la machine à écrire : elle va sortir à droite.

BRANDON, à Jeanne.

Ben quoi ? qu'est-ce qu'il y a ?

JEANNE, doucement.

Je m'en vais !

BRANDON.

Qui t'a dit de t'en aller ?

JEANNE, même jeu.

C'est moi, père...

BRANDON.

Et pourquoi ?...

JEANNE, après hésitation.

Parce que... parce que... deux ou trois fois j'ai été sur le point d'intervenir! vaut mieux pas !...

BRANDON.

Mais si, pourquoi ? parle! parle !

JEANNE.

Non, père.

BRANDON.

Quoi ? je n'ai pas raison ?

JEANNE.

Je ne veux pas répondre, père...

BRANDON.

Alors, c'est monsieur qui a raison ?

JEANNE, après une hésitation.

Les motifs qu'invoque monsieur valent peut-être qu'on les respecte !

BRANDON et GEORGES.

Oh !...

HENRI.

Oh! Mademoiselle, je suis confus !

BRANDON, dans une explosion.

Oh ! mais alors ! parle ! mon petit ! parle ! Georges et moi, on se tait !... approche ! prends le fauteuil ! discute le coup ! t'es la patronne !

JEANNE, doucement.

Non ! Non ! Non! père ! Non, je m'en vais !

BRANDON.

Mais...

JEANNE, sur le seuil.

Ah ! n'insistez pas !... ne me forcez pas à vous dire ce que je pense !... je ne veux pas le dire !... (Elle montre de Belmont.) Surtout devant monsieur !

Elle sort à droite.

SCÈNE VIII

BRANDON, HENRI DE BELMONT, ROBERT, JIM, GEORGES.

A ce moment, Robert entre à gauche, suivi de Jim. Robert est en tenue de sport ; c'est un grand gaillard qui a gardé l'allure militaire ; une pointe d'accent faubourien.

ROBERT.

Bonjour !... Il paraît que vous m'avez demandé ?.. Jim vient de me dire...

Il s'arrête, apercevant M. de Belmont.

BRANDON.

Oui ! oui ! Entre et assieds-toi. Restez aussi, Jim ! vous êtes de la famille. Voici monsieur de Belmont ! (Il présente.) Mon fils Robert. (Tous deux se saluent. Brandon, désignant M. de Belmont, continue.) Monsieur met la révolution dans ma maison... Monsieur ne veut rien savoir... Monsieur est têtu !...

HENRI.

Mais oui, monsieur !...

Il va sortir. De nouveau Georges lui barre la route.

ROBERT, flegmatique.

Parbleu ! (Il a un petit rire. Un temps.) Je vous l'avais dit ! On ne fait pas du sentiment en affaires.. C'est très beau d'être... chevaleresque, comme dit Georges !... Mais à quoi ça mène-t-il ? Vous voyez !... (Un temps.) J'étais sûr qu'il faudrait en venir là !... Robert, Georges et Brandon se regardent et semblent se concerter.) Alors, on y va?... Je peux dire à monsieur combien il nous importe peu, au fond, qu'il veuille ou ne veuille pas vendre ? *All right!* (A M. de Belmont.) C'est très simple, monsieur ! Votre hôtel a été évalué sept cent mille francs. Vaut-il plus ou moins, j'en sais rien !... il est hypothéqué pour plus de la moi-

tié de sa valeur! Nous sommes renseignés, vous voyez! Le chiffre des emprunts hypothécaires que monsieur votre père contracta de son vivant... (Il tire de sa poche un petit carnet, feuillette et regarde.) se monte à deux cent mille francs environ! A la mort de monsieur de Belmont père, vous avez encore emprunté, par fractions, jusqu'à deux cent mille... L'échéance de ces hypothèques successives tombe le mois prochain. Le saviez-vous? Demandez des renseignements à votre créancier, le banquier Hulin.

Henri de Belmont, pâle, étonné, regarde Robert.

HENRI, de haut.

Mais, monsieur... ceci ne regarde que moi...

ROBERT.

Je vous demande pardon! (Un temps.) Ah! c'est que nous prévoyions votre refus! Monsieur Brandon a eu la bonne pensée de mettre dans nos affaires ce même monsieur Hulin. Monsieur Hulin, votre créancier, est un de nos principaux actionnaires et l'administrateur-délégué de notre conseil d'administration..

HENRI, avec hauteur.

Eh bien, je ne vois pas...

ROBERT.

Ah! bah? Il vous faudra, le mois prochain, purger votre hypothèque. C'est-à-dire payer... ou re-

nouveler !... Vous comptez renouveler, pas?... Je vous le dis ! Hulin ne consentira pas au renouvellement !... D'ici un mois, trouverez-vous quatre cent mille francs? Non ! On ne prête que sur garantie... Vous ne trouverez pas...

HENRI, très pâle.

Et alors?

ROBERT.

Alors?... Eh bien, alors, on vendra votre hôtel! On le vendra par devant la chambre des notaires, par voie judiciaire!... Voyez-vous?

Il allume une cigarette. Un silence. Henri de Belmont regarde les trois hommes avec une sorte de terreur.

HENRI, la voix sourde.

Mais c'est un étranglement... une... infamie...

ROBERT.

C'est une affaire!

BRANDON, conciliant.

Allons! allons! Monsieur de Belmont, vaut mieux céder!

ROBERT.

Ah! non! père! non! pardon! Il est trop tard, maintenant! Monsieur a refusé, tant pis!

GEORGES.

Robert a raison. Nous avons eu le geste nécessaire! Monsieur n'a pas compris! tant pis!...

HENRI, qui s'est ressaisi.

Gardez-vous de vendre ma peau ! Je suis prévenu ! je vais me défendre !. . de l'argent... on en trouve... (Ils ricanent.) Je trouverai !...

BRANDON.

Courez ! Courez ! bon jeune homme ! Vous avez des illusions !...

HENRI, sur le seuil de la porte, à gauche.

Mais si je suis battu, j'aurai eu, du moins, la joie de vous dire mon mépris !... tout le mépris que j'ai pour vous, pour vos pareils, pour votre époque !

BRANDON, se redressant.

Une époque... où un bougre comme moi, parti de rien, arrive avec son courage à faire... ça ! (Il a un geste large, montrant les bureaux, les hangars.) ...est une grande époque et qui vaut bien les autres !...

HENRI, sur le seuil.

Eh bien, moi ! j'ai vu votre gloire de près, et je en vous envie pas !...

Il sort ; les Brandon haussent les épaules en riant ; ils prennent place autour du bureau à droite.

SCÈNE IX

BRANDON, GEORGES, ROBERT, JIM, JEANNE.

Dès que Henri de Belmont est sorti, Jeanne paraît à droite, et dans un mouvement rapide.

JEANNE, à Brandon.

Ce n'est pas vrai ?... Ce n'est pas vrai ?...

BRANDON, occupé à lire.

Hein ?...

JEANNE.

J'ai tout entendu, là ! (Elle montre la porte à droite.) Mais je ne peux pas croire... Ce n'est pas vrai !... Ce coup dont vous le menacez ?... Ce n'est pas possible !... Vous ne le ferez pas?... Cette histoire d'hypothèques... de vente ?...

ROBERT, qui travaille, levant la tête.

T'occupe donc pas de ça !

JEANNE.

Mais voyons! vous ne sentez pas que vous commettez une mauvaise action ! et que c'est... enfin, que c'est mal !...

BRANDON.

Ah ! ça mais ! dirait-on pas qu'on est des ban-

dits?... dirait-on pas qu'on le vole, qu'on le pille!... (Il s'emporte.) Mais tonnerre! on ne lui fait pas faute de ça, à ce petit monsieur? Il aura dans la vente ce qui lui revient? alors?...

JEANNE.

Mon Dieu!... Mais ils ne comprennent pas!... Ils ne comprennent pas que c'est mal... (Avec colère.) Oh! voyons! vous Jim! qui êtes étranger à tout ça! et qui avez entendu!... Voyons, vous n'êtes pas révolté?...

JIM, étonné.

Ma foi, mademoiselle...

JEANNE, dans un éclat.

Vous aussi?

JIM.

Ben, comme disait monsieur Robert, c'est une affaire, une affaire comme une autre...

JEANNE, à son père et à ses frères.

Eh bien! vous ne la ferez pas! Roulez des gens d'affaires, des financiers, ou des marchands, roulez qui cherche à vous rouler, c'est votre métier, c'est de bonne guerre, et ça se fait dans notre monde... mais celui-là, voyons, ce de Belmont est sans défense! c'est un ignorant, un rêveur... Belle victoire!... indigne de vous! Vous appelez ça être forts, moi j'appelle ça être lâches... Ne comptez plus sur moi pour vos besognes! Suffit!

BRANDON, riant.

Ta démission?...

JEANNE.

M'associer à une entreprise malhonnête, je refuse !...

ROBERT, avec force.

Et nos intérêts à nous, qu'en fais-tu?... l'avenir de notre affaire qui est en jeu ?...

JEANNE, dans un cri.

C'est ça qui m'est égal !

BRANDON, ROBERT, GEORGES, bondissant.

Oh !

ROBERT.

Elle est à lier, je vous dis, à lier !

BRANDON, furieux.

Tu es une folle !

JEANNE.

Et vous !... des brutes !

Ils rient bruyamment. Elle sort violemment à droite.

BRANDON, gai.

Buveuse de camomille, va !

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Chez M. de Belmont. Vieil hôtel du Faubourg Saint-Germain. Ameublement d'une élégance surannée. Porte au fond à droite donnant sur l'antichambre. Loggia au deuxième plan à gauche. Porte au premier plan à gauche. Aux murs, tapisseries, pastels, portraits. Au fond à droite, en retrait, baie et porte vitrée donnant de plain-pied sur le parc. Massifs verts et jardin à la française.

SCÈNE PREMIÈRE

HENRI DE BELMONT, puis JEANNE.

Au lever du rideau, Henri de Belmont est seul ; il est inquiet, fébrile ; il demeure un instant debout, près de la fenêtre, comme s'il guettait quelqu'un au dehors. Il a un mouvement de joie. On entend un pas pressé. Puis la porte s'ouvre. Jeanne paraît. Elle n'aperçoit pas tout de suite Henri. Ils s'étreignent.

JEANNE, se dégageant, elle va refermer la porte

Ah !

HENRI, la rassurant.

Nous sommes seuls. J'ai renvoyé le domestique.

JEANNE.

Oh ! c'est le portier qui est intrigué !... Pensez-donc, ma troisième visite !... Je sonne... et passe sans rien demander... vite ! Le brave homme reste pétrifié sur le seuil... Sous ma voilette, il ne peut pas me reconnaître... Cette fois, il a compris, je crois... il a levé sa casquette. . mais en hésitant... Il se demande s'il doit ou non me saluer... (Avec un petit rire.) Me voir. . ou ne pas me voir !...

HENRI, ardemment.

Je vous aime !...

Elle ôte son chapeau et le donne à Henri. Un temps.

JEANNE.

Qu'avez-vous fait depuis hier ?

HENRI.

Rien... c'est-à-dire beaucoup !... J'ai pensé à vous !... (Il la fait asseoir près de lui.) C'est mon occupation majeure ! Je vis dans l'attente et le désir de vous. Je vous aime !... (Riant.) Croyez-vous que ce n'est pas plus important que de fabriquer des aéroplanes ou de tripoter à la Bourse ?... (Elle sourit.) Donnez-moi vos mains !... (Il les baise.) Je fais connaissance avec vos mains !... Elles sont douces, franches, jolies ! Ce sont deux petites personnes que j'aime !...

JEANNE, dont le visage s'est rembruni.

J'ai passé la nuit à penser à vous, aussi... et à pleurer, dans des alternatives de joie et de remords...

HENRI.

De remords ?...

JEANNE.

Oui. . j'ai peur... L'audace que j'ai eue m'effraie... J'imagine que les malheureux qui passent à l'ennemi... doivent éprouver des angoisses pareilles... après !...

HENRI.

Vous ne pensez pas qu'aucun des vôtres se doute ?...

JEANNE, vivement.

Oh ! non ! Dieu merci !... Non... ils ne se doutent de rien !... Mais depuis trois semaines, depuis votre visite, notre dissentiment s'est aggravé. On m'isole, on me tient à l'écart... De mon mariage avec M. Hurdeson, nul ne souffle mot. Mes frères ne m'adressent plus la parole... Pour eux, je suis l'ennemie... Une seule fois, depuis, père m'a embrassée... silencieusement... Il m'a regardée longuement... avec de bons yeux tristes... Ah ! j'ai cru que j'allais lui avouer tout...

Un silence.

HENRI.

Jeanne... Ma Jeanne chérie... Vous m'aimez moins?...

JEANNE.

Davantage... oui... on dirait que toutes ces peines, toutes ces tristesses, loin de nous séparer, m'attachent plus étroitement à vous. .

HENRI.

Répondez-moi franchement, Jeanne ! N'avez-vous pas regretté déjà... que le hasard nous ait fait nous rencontrer... nous comprendre... nous aimer ?

JEANNE, profondément.

Non !...

HENRI, il est assis à côté d'elle, leurs mains sont unies.

... C'était le lendemain de mon entrevue avec votre père, au cours de laquelle vous étiez intervenue si courageusement... et je traversais le boulevard Saint-Germain, quand, au détour d'une rue, vous m'apparaissez, seule et marchant vite... Je vous salue... puis, dans un mouvement spontané, je vais à vous... je vous dis merci !... Ce merci, je vous le devais !...

JEANNE.

Et vous me l'avez dit avec tant d'audace... et, à la fois, de timidité...

HENRI.

Oui... j'étais ému... troublé... sous le regard attendri de vos yeux...

JEANNE, les yeux perdus.

Il y a quinze jours de cela... ou vingt... Que nous sommes-nous dit, alors?... Je ne sais plus... J'étais si troublée aussi... que je vous écoutais... sans entendre les mots que vous disiez... intimidée... étourdie...

HENRI.

Alors... rappelez-vous... nous avons fait quelques pas côte à côte...

JEANNE, même jeu.

... Oui... nous marchions machinalement, d'un même pas, comme si quelque force obscure nous liait l'un à l'autre...

HENRI.

... Et notre gaucherie à nous séparer... à nous dire adieu !...

JEANNE.

... Ces paroles banales que nous échangions comme si, de complicité déjà, nous essayions de reculer l'instant de nous quitter...

HENRI, penché vers elle.

... Ce trouble... ces silences... ces phrases ma-

ladroites où nous nous attardions... c'était l'amour qui s'éveillait en nous...

JEANNE, enivrée.

... C'était l'amour !

HENRI, même jeu.

... Votre main qui se tendait pour l'adieu... je l'ai retenue dans la mienne... Je vous ai demandé de nous revoir... Et depuis! C'est l'enchantement de tous les jours... nos promenades dans les quartier lointains... nos rendez-vous... toute une vie de joie... d'attente... de fièvre !...

JEANNE.

... Oui... c'est un rêve que nous vivons!... Chaque jour le mensonge inventé pour me rendre libre... et, chaque jour, l'émotion nouvelle de la rencontre... ces baisers dont le souvenir me poursuit... et m'épouvante... et les jours... les heures... emportés dans le tourbillon !... Nous vivons aveuglément .. dans un vertige... comme des fous !...

HENRI.

Comme des amants !... Je t'aime !...

Ils s'étreignent. Le ronflement de moteur d'un avion qui passe puis s'éloigne, les arrache brusquement des bras l'un de l'autre, les ramène à la réalité. Jeanne s'est levée et regarde au dehors.

JEANNE.

Ecoutez.

HENRI, souriant.

Je suis habitué ! (Un temps, il lui prend les mains.) Mais vos mains tremblent... vous avez peur ?

JEANNE.

Pour vous, oui !... (Fièrement.) Je n'ai pas peur pour moi !... Quand un être de ma race a choisi délibérément sa route, il y va droit, avec la volonté de ne pas reculer !... si faible et si sentimentale que je vous paraisse, j'ai cet instinct dans le sang, vous verrez !... Je ne suis pas venue à vous d'un coup de tête, dans un élan irréfléchi du cœur, j'y suis venue avec toute ma raison !... Dix ans, Henri, dix ans d'attente, d'une existence morne où j'étouffais !... Je me disais « Ces jours qui passent monotones, ce n'est donc que cela la vie ! » et je me résignais à l'avenir, comme une prisonnière à sa prison... Oh ! je n'aurais pas fait un geste, un pas, pour m'évader... Mais, miracle ! la porte s'ouvre ! et vous voilà !...

HENRI.

Il est dans nos cœurs, le miracle !

JEANNE.

L'amour !... Mes vingt ans soudain retrouvés ! (Frémissante.) J'étais debout, déjà, et la raison me

criait : « Va ! écoute ton cœur, s'il te parle... le bonheur espéré, le voilà !... tends lui les mains ! »... Je t'ai tendu mes lèvres !... Folie ? Ah non ! Y renoncer à cette joie, ne pas les vivre ces minutes !... c'eût été cela la folie !

HENRI.

Ma chérie !

JEANNE.

J'étais... comme une plante, qui derrière un mur froid s'étiolait faute de soleil, et près de vous.. je renais à la vie bonne, à la vie vraie, j'aime... je suis sauvée !... (Ils s'étreignent, elle se dégage et changeant de ton, décidée.) Et maintenant !...

HENRI, amoureusement.

Maintenant ?...

JEANNE, virile.

Maintenant, il faut le garder ce bonheur et vaincre, s'il faut se battre !

HENRI.

Quelle énergie dans votre petite âme !...

JEANNE, fièrement.

Vous verrez !... Quand on a le droit avec soi, voyez vous !... (Aprement.) Les miens veulent vous dépouiller, défendez-vous ! Mon père est poussé par mes frères, et tous les trois ils ont l'orgueil aveugle des vainqueurs devant qui tout doit plier

et se taire !... On conquiert tout par la force... (Montrant son cœur.) mais pas ça ! (Elle s'assied.) Vous avez vu M. Hulin ?

HENRI.

Le banquier... oui ! Et j'ai bon espoir... votre frère a... comment dites-vous ?

JEANNE.

« Bluffé ? »

HENRI, acquiesçant.

...Il a voulu m'intimider... il a cru qu'à tout prendre, et plutôt que de subir les ennuis de la mise en vente, j'aimerais mieux négocier ! Il s'est trompé, j'ai l'orgueil de mon nom !

JEANNE, avec angoisse.

Ah !... trouver les quatre cent mille francs qu'il faut !

HENRI.

Je n'ai tenté aucune démarche... Je vous l'ai dit... Je répugne aux besognes de cette sorte... Je n'aime pas frapper aux portes... et crier à tous les vents ma misère... Puis réussirai-je ?... La guerre, qui a enrichi les vôtres, a achevé de me ruiner, moi... Renversement de fortune !... (Mouvement de Jeanne.) Ce serait trop long à vous expliquer... Les titres qui me restaient ne sont même plus négociables... La ruine, je vous dis ..

JEANNE.

Que faire ?...

HENRI.

J'ai vu Hulin... Il est, en effet l'administrateur délegué de la Société Brandon. La manœuvre fut habile. Et j'admire ce prodigieux coup de filet qui fait désormais de mon principal créancier un homme intéressé à ma ruine. Mais Hulin est un honnête homme...

JEANNE.

Il refuse ?...

HENRI, il a un geste évasif.

Oh! son siège est commencé déjà ! Il m'a engagé à traiter à l'amiable avec M. Brandon. Il s'est offert comme négociateur... quoiqu'à l'entendre il lui en coutât de prêter la main à ce projet d'achat ! Je l'ai mis en demeure de me répondre : « Est-il vrai, comme l'a affirmé M. Brandon, qu'il est disposé — si je ne fais face à l'échéance — à faire mettre l'immeuble en vente ? »... Hulin m'a protesté que rien n'était décidé dans son esprit. Il se rend bien compte de l'énormité du procédé... étant donné les relations d'amitié qui existèrent entre lui et les miens. . Il a déjà subi l'injonction de vos frères. Mais il résiste, pris entre son devoir d'administrateur et ses scrupules d'ami... Ce sont ses propres paroles...

Un temps.

JEANNE.

Et s'il passe outre... à ses scrupules ?

HENRI.

Je ne peux pas le croire. J'ai plaidé ma pauvre cause avec tout mon cœur... Et je l'ai ému, je crois .. sinon convaincu ! Et puis, j'ai confiance. Quelque chose en moi me dit que je vaincrai !... Mes morts me protègent !... (Un temps. Il lui prend les mains.) Etes-vous croyante ?... (Elle répond « non » d'un signe de tête.) Moi... le malheur m'a, dès l'enfance, façonné une âme superstitieuse... J'avais huit ans, quand mon père mourut. Alors, ce fut pis que la ruine pour nous... ce fut la gêne... Ma mère qui, jusqu'à ce moment, avait vécu effacée, se montrant peu, prétextant sa timidité naturelle... « Elle est un peu hurluberlu ! » disait mon père, alors que lui, beau cavalier, joueur et chasseur, menait grande vie ! — ma mère dût se défendre contre la meute des créanciers, s'entourer d'avocats, d'avoués, de notaires !... Ah ! nos visites chez ces hommes de loi ! Ma mère me tenait par la main... Elle marchait, grave, triste, sans dire un mot... Nous étions tous deux en deuil... J'assistais à d'arides conversations, où des chiffres dansaient, fantastiques !... Souvent ma mère pleurait... l'officier ministériel, apitoyé, me tapotait les joues en disant : « Voilà un joli petit garçon »... Et j'éclatais en sanglots...

JEANNE, émue.

Henri!

Un temps.

HENRI, il se raidit,

. .Ah! s'il n'y avait que l'hypothèque de Hulin! Mais des oppositions seraient faites par d'autres créanciers!... Ceux-là n'attendent que le signal... et tout ici!... portraits!... souvenirs!... tout serait dispersé!... vendu!... (A Jeanne.) Vous regardez ce portrait?... Mon bisaïeul!...

JEANNE.

Vous avez sa pâleur, ses yeux...

HENRI, assis.

C'est ici qu'on l'arrêta, à l'instant où il allait fuir la Révolution... C'est son propre cocher et le boucher d'en face qui lui mirent la main au collet... et le traînèrent, en hurlant, jusqu'à la Section... (Montrant par la fenêtre les arbres du parc.) Ces vieux arbres ont vu ces choses!... Vous voulez connaître mon père?... (Il montre à Jeanne un portrait miniature près de la cheminée.) Le voici, à l'âge de vingt cinq ans!...

JEANNE, regardant, intéressée.

Vous lui ressemblez...

HENRI.

N'est-ce pas?

JEANNE.

Il est mort jeune?

HENRI.

A cinquante ans. (Simplement.) Il s'est tué. (Un silence, puis Henri se lève et gaiement.) Et ce pastel représente mon arrière grand'mère... Elle s'appelait Adélaïde et mourut chanoinesse... Elle était jolie!... (Un silence. Il prend les mains de Jeanne.) Comprenez-vous, Jeanne, pourquoi je défends ce passé?... J'entends monter le flot des barbares... je pousse ma porte, et je me barricade! Des vandales abattraient ces arbres et ces murs?... Eh bien! je me révolte comme à l'idée d'un sacrilège! J'aime ces choses, jalousement!

JEANNE, avec douceur.

C'est moi qui vais être jalouse de tant d'amour.

HENRI, dans un reproche.

Jeanne!...

JEANNE, ardemment.

Non!... je vous aime, tel que vous êtes, ardent et mélancolique... C'est chez mon père, en vous écoutant évoquer ce passé, en vous regardant... que je me suis surprise à vous aimer... Elevée comme un garçon par des hommes, j'étais, peu à peu devenue à leur image! Ces hommes étaient des violents, des audacieux! Jamais je n'avais découvert en eux cette douceur, cette tendresse délicate... Quand je vous entendis nous dire votre amour naïf pour la maison où vous étiez né... c'est

la première fois, Henri, que j'entendais parler d'amour!...

HENRI.

Dès demain, j'irai voir votre père, je lui dirai que je vous aime et que...

JEANNE, vivement.

Ah! non, non! Vous ne connaissez pas mon père! ni les discours ni les prières n'ont de prise sur lui... Il ne s'incline que devant la force! Non! Il faut quitter Paris, tout deux, nous en aller!...

HENRI, un peu effrayé.

Le scandale!...

JEANNE.

Et puis après?... Qu'est-ce que vous appelez le scandale?... L'indignation des autres? Je la préfère à mon mensonge!... Est-ce un scandale de s'aimer?

HENRI.

Mais.., fuir... c'est la défaite certaine... Si je ne suis plus là pour me défendre, Hulin m'exécute, c'est clair!... Mon absence leur donne des armes!... et leur haine sera décuplée...

JEANNE.

C'est vrai!...

HENRI.

Alors?...

JEANNE.

Attendez!... attendez! (Elle réfléchit.) Ah! je cherche!... C'est de Hulin que tout dépend... Hulin! il faudrait avoir barre sur lui... le tenir sous une menace... Menace ou... promesse?... qui sait?... Il doit avoir une ambition, un but, Hulin?... C'est cela qu'il faudrait savoir, pour manœuvrer!

HENRI.

Pour manœuvrer!... Je vous admire! Moi, vous savez!... je me fie à ma bonne chance... (Il l'étreint.) à notre amour!... (Tendrement.) Il est victorieux déjà!... J'étreins ton corps chéri... Dans ton haleine, je respire ta vie... je t'aime...

Un temps, Jeanne s'arrache à l'étreinte. Elle se lève, regarde la pendule.

JEANNE.

Il faut que je me sauve!...

HENRI, protestant.

Vous arrivez!...

JEANNE, elle remet son chapeau.

Père s'inquièterait si je n'étais pas là à son retour... Il était sorti... C'est ainsi que j'ai pu m'échapper... (Lui tendant les mains.) A demain!.. ici!...

HENRI.

Je suis furieux d'avoir perdu le temps à des bavardages!

JEANNE, dans un baiser.

Demain! ici!... Je t'aime... (Il veut la reconduire.) Non, ne sortez pas!... Je ne veux pas!... (En riant.) Laissez-moi seule affronter les regards du portier!... A demain!...

Elle sort par le fond. Un temps. Par la fenêtre Henri la regarde s'éloigner. Il lui envoie un baiser de la main, revient en scène. Soudain, bruit d'une course. Jeanne rentre affolée, sans voix.

JEANNE.

Ah!

HENRI.

Quoi? Mon Dieu?... Qu'arrive-t-il? Ma petite Jeanne?...

JEANNE.

Fermez la porte! vite!... (Henri obéit.) Ils m'ont vue, ils viennent!...

HENRI.

Qui?

JEANNE.

Père! Georges!... Une auto stationnait au coin de la rue... Je n'avais pas fait deux pas sur le trottoir... la portière s'ouvre et mon père descend suivi de Georges!... Ils me guettaient... Ils m'avaient vue!... Ah! j'ai cru que j'allais tomber... D'abord, je suis restée sans pouvoir bouger, sur place... les jambes tremblantes... puis la peur m'a prise... J'ai

fait demi-tour et en courant... je suis revenue!... (Un temps. On entend un bruit de voix au dehors.) Ils m'ont suivie... Ecoutez...

Bruit de voix.

HENRI.

Le portier ne les laissera pas entrer!...

JEANNE.

Vous ne les connaissez pas!... Ils entreront de force!

HENRI.

Enfermez-vous dans ce salon... Je vais les recevoir!

Bruit de voix et de pas. On carillonne à la porte d'entrée. Henri fait un pas. Jeanne l'arrête.

JEANNE, tremblante.

Non!... Non!... Envoyez le domestique dire...

HENRI.

Nous sommes seuls, sachant que vous veniez, je l'ai renvoyé!...

On frappe à porte d'entrée, dans l'antichambre.

JEANNE.

Alors, n'ouvrez pas!...

Nouveaux coups violents, redoublés.

HENRI.

Ah! çà! ils vont enfoncer la porte! Allons!...

Il la pousse doucement vers la porte, à gauche.

JEANNE, effrayée.

Au nom du ciel, prenez garde, Henri!... Ils sont deux contre vous seul... et brutaux, emportés...

HENRI.

Soyez tranquille... Je n'accepterai pas un combat de charretiers!...

Il la force à sortir à gauche, ferme la porte, et va ouvrir au fond. Bruit de voix dans l'antichambre.

SCÈNE II

HENRI, BRANDON, GEORGES.

BRANDON, en coulisse.

Plus tard! monsieur! plus tard! Je veux voir ma fille, d'abord!

Il entre sur ses mots, violemment. Georges le suit, puis Henri. Brandon regarde à droite à gauche : Jeanne n'est pas là! Il serre les poings.

HENRI.

Monsieur!... Enfin, me direz-vous?... Ce vacarme?...

Brandon et Georges regardent Henri.

BRANDON, serrant les poings.

Je me retiens à quatre... (Il fait un pas vers lui.) pour ne pas vous sauter au collet!...

HENRI, calme.

Calmez-vous... vous êtes ici chez moi... Asseyez-vous, je vous prie !

GEORGES, brutalement.

Priez d'abord ma sœur de venir !

HENRI, dans une dénégation.

Vous vous trompez, monsieur, votre sœur...

GEORGES, bondissant.

Vous mentez !

HENRI, violent.

Monsieur !...

BRANDON.

Ah ! écoutez, mon ami !... Pas de ça avec moi !... Allez la chercher, l'on vous dit... et n'essayez pas de jouer au plus fin... ou je...

Il lève la main, terrible. La porte s'ouvre à droite. Jeanne paraît et se précipite.

SCÈNE III

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE, avec un cri épouvanté, qui arrête le geste de Brandon.

Ah !... (Un silence.) Eh bien oui ! C'est moi... Ces-

sez cette querelle qui me déchire... Me voici!... (A Brandon.) Me voici!...

Elle tombe assise. Brandon va à elle comme s'il allait la broyer Arrivé près d'elle, il se contient et la considère avec plus d'angoisse que de colère.

BRANDON.

Lève-toi et regarde-moi!... Montre tes yeux... (Il la regarde, puis regarde Georges. Il secoue la tête, comme soulagé d'un grand souci.) Espèce de maboule!...

GEORGES.

Vous voyez, père...

JEANNE, à Georges avec colère.

Ah! c'est toi qui m'espionnais, qui...

BRANDON, bourru.

Tais-toi, petite malheureuse!... Georges était comme moi... et ne voulait pas croire... que tu aurais le... toupet de venir ici... et moi!... quand on m'a dit ça!... tonnerre! c'est comme si j'avais dégringolé de mille mètres... la tête en bas!... Depuis deux jours on te suivait... on t'avait vu entrer... pour le croire, il a fallu que je le voie de mes yeux!... Cette enfant est fiancée, monsieur, le saviez-vous?... Il était temps que nous intervenions, hein?... Le fiancé ne sait rien, heureusement... et ne saura rien...

JEANNE, protestant.

J'avouerai tout à Jim!

BRANDON, *bourru.*

Tais-toi, espèce de maboule ! Il ne manquerait plus que ton mariage cassât, parce qu'il t'a plu de prendre la défense de Monsieur... et de venir causer avec lui... littérature... (*A Henri.*) Croyez-vous qu'elle se rend compte de ce qu'elle fait, cette petite ?... et de ce que l'on dirait d'elle si l'on savait ?... (*A Jeanne.*) Il suffirait que l'on t'ait vue... et l'on dirait que tu es la maîtresse de monsieur... (*Jeanne regarde Brandon.*) Oui !... Eh bien ?... Loufoque !... Imbécile !... c'est une affaire que nous allons arranger tout de suite, monsieur et moi...

Il désigne Henri.

HENRI.

Monsieur, je me tiens à vos ordres et je suis prêt à donner à monsieur votre fils toute réparation qu'il exigera...

BRANDON.

Ah !... ça veut dire que vous voulez...? (*Il fait le moulinet avec son poignet.*) Eh bien, non !... D'abord, ça n'en vaut pas la peine, et puis le duel ?... faut laisser ça aux gens qui n'ont rien à fiche ! Pour dire que nous avons peur, non, s'pas ! (*Il sourit.*) Nous avons entendu siffler d'autres balles que celles des pistolets de tir !... Mais le duel, voyez-vous !... (*Avec mépris.*) Les témoins, les histoires... tout ça c'est des micmacs !... J'ai pas le temps !... Quand

j'étais jeune, je me battais avec ça ! (Il montre ses poings.) Voulez pas, s'pas ?... (Il sourit.) Jeanne, va donc faire visiter à Georges le parc de monsieur de Belmont... (A Georges.) Oui ! Allez faire un petit tour dans le parc... Monsieur de Belmont et moi nous avons à causer !... (A Jeanne.) Allez ! va !

JEANNE, elle remonte lentement, puis, sur le seuil de la porte, se retournant vers Henri.

Vous me connaissez ? Ce que je déteste le plus au monde, c'est le mensonge !... Les paroles de convenances que l'usage et non le cœur vous dicteraient, je n'en veux pas !... Vous n'êtes engagé vis-à-vis de moi, à rien !... Je vous délie de toute obligation et de tout devoir !... (Regardant Brandon.) J'ai agi, librement, en être libre que je suis !... (A Henri.) Vous êtes libre !

HENRI, fermement.

Oui !

Jeanne sort.

SCÈNE IV

BRANDON, HENRI DE BELMONT

HENRI.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille !

Prodigieux étonnement de Brandon. Il ouvre de grands yeux et sursaute.

BRANDON.

Hein ?... (Un temps. Il regarde Henri, bouche bée. Il est secoué par un rire sonore.) Ah ! ah ! ah !... (Il se lève.) Pas mal !... Voyons un peu ! développez !...

HENRI, décontenancé.

Tout développement est inutile... J'aime votre fille et votre fille m'aime !...

BRANDON, ironique.

Ah ! bah !

HENRI, se raidissant.

Jeanne m'aime, oui !...

BRANDON.

Vous l'appelez Jeanne ?... Bon !...

HENRI.

Elle n'épousera pas l'homme auquel vous l'avez fiancée. Je reconnais que j'ai eu tort de l'entraîner

chez moi! Vous ne me refuserez pas sa main!...

BRANDON, changeant de ton.

Ecoutez, cher monsieur, tout ça n'est pas très sérieux!... Je suis un bon père de famille et j'adore ma fille! je viens seulement vous demander, moi, votre parole d'honneur que tout ce qui s'est passé entre elle et vous, ce flirt, comme on dit dans votre monde... ces visites .. ces rendez-vous... ces gamineries, tout ça ne serait pas ébruité...

HENRI.

Mais...

BRANDON.

Laissez-moi parler, voulez vous?... Je suis très flatté de votre demande, monsieur de Belmont .. oh!... très. . flatté!... très... honoré!... Mais enfin... c'est l'un des deux! Ou vous vous croyez la main forcée, parce que nous avons surpris votre tête à tête... et vous voulez faire votre devoir de galant homme... c'est très bien!... je vous remercie de votre geste!... Mais restons-en là! c'est une idylle et voilà tout!... Ou bien, alors, vous avez un plan bien arrêté... (Il cligne de l'œil) Vous me demandez, très sciemment, la main de ma fille... Vous l'avez embobinée... et vous voulez m'embobiner aussi... Halte-là! je suis désolé! mais je refuse!... Non, donnez-moi votre parole que tout ça va rester entre nous et nous allons nous serrer la main... al-

lons! monsieur de Belmont! (Il lui tend la main.) Votre parole! et sans rancune!

HENRI, fermement.

Monsieur Brandon, vous ne pouvez pas... vous ne pouvez pas me refuser la main de Jeanne!...

BRANDON.

Comment? je ne p...? Ah! bien, en ce cas, je n'irai pas par quatre chemins! (Avec force.) Jamais je ne vous donnerai ma petite fille!... (Mouvement d'Henri.) D'abord, elle est fiancée à un honnête garçon qui l'aime... et que j'aime! (Mouvement d'Henri.) Eh bien! oui!... et mon opinion n'est pas négligeable! Quand le père Brandon aime quelqu'un, soyez sûr que ce quelqu'un est un honnête homme et un homme utile! Jim est les deux! C'est un gaillard laborieux, modeste, courageux!... Ce sera le modèle des maris! .. Aussi vrai que je suis là... Jeanne épousera Jim! (Henri a un mouvement.) Et ne l'épouserait-elle pas, ce n'est certainement pas vous qu'elle épouserait! Pourquoi?... Parce que nous ne sommes ni de votre monde, ni de votre race! Vous êtes un grand seigneur et nous sommes peuple!... Des unions comme ça, voyez-vous!... (Il secoue la tête.) Oui, je sais bien, vous vous êtes dit : le vieux père Brandon!... le vieux père Brandon! il sera ravi de l'honneur que je lui fais!... Certainement, monsieur!... très flatté... mais pour

ce qui est du mariage... non!... Ce n'est plus que dans les romans qu'on voit des parvenus comme moi rechercher l'alliance de grands seigneurs comme vous!... Je suis fier de mon nom, moi!... et de ce que j'ai fait!... Je m'appelle Brandon!... et ça suffit!...

HENRI.

Monsieur...

BRANDON.

Vous êtes un charmant jeune homme! bien mignon! bien gentil! Mais vous n'avez pas le sou!... Qu'est-ce que vous faisiez pendant la guerre!... Maladie de cœur?... Oui, oui, oui... Avez-vous au moins un métier?... Non! Alors?... Qu'est-ce que vous faites dans la vie? Rien!... Ma fille, monsieur, a cinq cent mille francs de dot et elle travaille!... Vous, combien valez-vous? Je vous demande pardon de vous dire des choses un peu dures...

Henri debout, pâle, pincé, écoute.

HENRI.

Non! non! monsieur! Allez! allez! je vous écoute!

BRANDON.

Il y a bien votre hôtel... oui, l'hôtel, pas mal... Mais il va être bientôt plus hypothéqué qu'il ne vaut!... Je sais bien que si je consentais au mariage... (**Henri proteste d'un geste.**) j'aurais la maison?...

Ah ! non ?... pas même ça !... Charmant !... Mais, mon pauvre monsieur, votre maison, je l'aurai... quand je voudrai !

HENRI, debout, les dents serrées.

Jamais ! Hulin ne se fera pas votre complice ! Jamais il ne consentira à me dépouiller !

BRANDON.

Ta ! ta ! ta ! ta !... Mon conseil d'administration saura l'y forcer ! Hulin a de gros intérêts dans mes affaires !... Il lui faudra se soumettre, ou se démettre !... Et je suis bien tranquille... entre les deux !... Mais revenons à vous... (Large.) Votre hôtel représente... (Arrêt.) quatre cent mille francs de dettes !... Sont-ce les seules ?... Je puis bien me permettre d'être indiscret avant de vous... refuser la main de ma fille...

HENRI, même jeu.

...Mais oui, allez, monsieur, allez !...

BRANDON.

...Je vous le demande ?... De quoi vivez-vous ? Vous n'avouez pas toutes vos dettes ?... Et ces dettes, qui les reconnaîtrait en fin de compte ?... votre femme ou moi ?... J'aurai travaillé, peiné, risqué cent fois ma fortune et ma peau pour endosser les bêtises de m'sieur votre papa ?... Allons ! monsieur de Belmont ! je regrette ! mais je coupe court au roman !...

HENRI, très calme, debout, devant la cheminée.

Si vous pouvez !... (Un temps.) Je vous admire, monsieur... Vous tranchez ! vous coupez ! vous décrétez ! Vous prétendez diriger les cœurs comme on dirige une automobile... en avant ! en arrière !... Vous pensez à tout !... vous prévoyez tout !... les dettes que fit celui-ci... la fortune que fera celui-là... Vous supputez ce qu'un tel peut devoir à son tailleur... ou à son tapissier... il n'y a qu'une chose à laquelle vous ne pensez pas, c'est l'amour !... Votre fille m'aime et je l'aime ! changez cela si vous pouvez, vous qui êtes, paraît-il, grand psychologue !... Je vous le répète, j'épouserai votre fille ! parce que nous nous aimons, simplement !... Je me moque de votre fortune et je n'accepterai pas que vous payiez mes dettes !... Je connais assez Jeanne et ses goûts... Elle refusera la dot que vous lui donnez ! Quant à moi, je ne veux que votre fille... Ah ! si ! autre chose !... Que vous nous laissiez tranquilles, vivre...

BRANDON, ricanant.

Vivre ?... Ah ! crever de faim !...

HENRI, dans un cri.

Si vous voulez ! mais à ma guise !

Brandon lève les bras au ciel.

BRANDON, désespéré.

Il est stupide ! (Il regarde et cligne de l'œil) ou trop

roublard!... (Il va à lui.) Hein?... et vous pensez que je laisserai ma fille mourir de faim... Chéri!... (Une colère monte en lui, il le regarde aller et venir.) Ah! vous avez beau virer, faire du plané... et quand vous voyez que ça ne colle pas, couper l'allumage... Inutile d'en mettre et de gratter!... vous ne m'aurez pas!...

HENRI, ironique.

Oh! monsieur!... Monsieur!...

BRANDON, continuant.

...Vous avez mis le grappin sur la petite! Vous vous dites : « Elle m'aime! Je les tiens! »... Eh bien, non! elle comprendra!... (Mouvement d'Henri.) Elle comprendra qu'avant six mois ce serait entre vous la brouille!... Vous n'avez ni le même esprit ni la même éducation! Vingt fois par jour, vous lui jetteriez ça à la tête! Jeanne est une brave petite femme, toute franche, toute simple! Vous êtes, vous, un artiste! un compliqué!... (Eclatant.) Et puis, tenez! Je ne tiens pas à avoir des petits enfants de vous!... J'suis pas fier!... Avoir du sang noble dans les veines, c'est très honorable... mais ça n'est pas avantageux!...

HENRI, hautain.

Cela veut dire?

BRANDON, dans les yeux.

Cela veut dire que vous êtes un vieux petit jeune homme! Mon Jim vous écraserait d'une pichenette!

Vous êtes les derniers d'une race de jouisseurs... Vous êtes finis, usés !... Chez vous tout ce qui n'a pas eu la chance d'être abâtardi, est pauvre !... pauvre de sang... pauvre de bourse...

HENRI, dans un défi.

Mais riche d'honneur !...

BRANDON.

Oui !... C'est tout ce qui vous reste !... des noms !... et des dettes !... Oh ! les vôtres ont fait de grandes choses !... Ils ont gagné de belles batailles ! et ils étaient bien beaux !... Ils ont fait la France, celle d'hier !... Je salue, mais je passe !...

HENRI, très froid.

Nous parlions de votre fille, monsieur...

BRANDON.

Précisément ! Mais nous n'avons plus rien à nous dire !... (Il prend son chapeau et se couvre.) Si vous essayez de la revoir.. si, après ce que je vous ai déclaré loyalement... vous tentez encore de l'enlever à sa famille, à son fiancé... je vous tiendrai pour le dernier des drôles ! (Henri a un sursaut, sur place.) Ne vous acharnez pas après cette dot... Vous avez voulu nous faire le coup classique... il est éventé !...

Henri a frémi sous l'insulte.

HENRI.

Sortez, monsieur ! Vous êtes un vieillard, je mé-

prise vos insultes !... (Dans un sursaut de colère.) J'épouserai votre fille, elle est ma maîtresse ! (Brandon se retourne. Henri lui crie.) Comprenez-vous, maintenant... (Scandant les mots.) elle est ma maîtresse !...

BRANDON.

Tu dis ?... (Terrible, les poings levés, il marche sur lui.) Tu dis ?... (Mais des pleurs montent à ses yeux : il demeure une minute comme stupide, effondré.) Ah ! non ! ce n'est pas vrai, ça ?... allons !... (Ecrasé.) Ah ! ça !... Ça !... (Il court à la porte du fond, l'ouvre et appelle.) Jeanne !... (Il revient vers Henri qui, debout, très pâle, attend.) Si, par un mensonge, vous avez essayé de la salir, je vous tue ! (De nouveau il appelle, violemment.) Jeanne !...

Il la tire par le bras, et la fait descendre en scène, brutalement. Georges la suit.

SCÈNE V

LES MÊMES, JEANNE, GEORGES.

BRANDON, avec une angoisse terrible.

Viens et réponds !... Tu es la maîtresse de cet homme ? réponds !...

JEANNE.

Oui !...

Brandon va se jeter sur elle, Georges l'arrête.

GEORGES.

Père !...

BRANDON, le poing levé.

Coquine !...

JEANNE, dans un mouvement précipité, frémissant.

Oui ! oui ! oui ! et je l'aime ! papa !... Heureuse et fière ! plus une enfant, non !... une femme !... Je suis sa maîtresse ! eh bien oui !... Depuis un mois, je t'ai menti, je m'en accuse ! (Mouvement de Brandon.) ne m'accuse que de cela !... J'ai fait ma vie comme tu fis la tienne, et comme mes frères la font !... Les préjugés et les scrupules, tu m'appris à les mépriser !... Faire sa vie d'abord, comme il vous plaît, et comme on l'aime... eh bien, c'est fait ! Le bonheur, vous l'avez conquis, vous autres, en marchant droit sans regarder, ce que vous écrasiez en route, et si derrière vous, l'on pleurait ?... eh bien, moi aussi, je l'ai fait, je l'ai fait ! je l'ai fait ! Voilà !...

Brandon la regarde, anéanti.

BRANDON.

Coquine ! coquine !... Tu es descendue jusque-là, tu t'es commise avec ce coureur de dots !...

A cette insulte, Jeanne se redresse, un éclair de haine dans les yeux.

JEANNE.

Ah ! père ! prends garde !... en l'insultant, c'est

moi que tu insultes... Tes injures me touchent autant que lui !...

BRANDON, il va tomber assis.

Ainsi... tu es contre moi, maintenant, tu es mon ennemie ?... tu as tout oublié?... ta famille!... nous!... moi!... ton père qui t'aime tant !

Un sanglot s'étrangle dans sa gorge. Il va fondre en larmes ; à cette vue, la colère de Jeanne tombe... elle tend les bras vers son père.

JEANNE.

Ne pleure pas !... ne pleure pas !... père ! ne pleure pas... Tu sais bien que je t'aime aussi... et d'un amour infini! regarde! .. (Elle va plier le genou.) C'est cela que tu veux ! eh bien, je suis à tes genoux... J'ai tant, tant de peine... Pardonne-nous !

Elle pleure.

BRANDON, se raidissant.

Jamais!... je ne peux pas te pardonner de m'avoir trahi... oui ! d'avoir trahi ma confiance !... je ne peux pas !... (A Henri.) Vous avez été le plus fort, monsieur! mais ne vous réjouissez pas encore! elle a fauté, tant pis pour elle!... Vous ne l'épouserez pas!... vous ne l'épouserez jamais!... tant que je serai vivant... ou que mes fils seront là! (A Jeanne.) Allons, rentre, toi!... Rentre chez nous!... L'on va t'enfermer, ma petite... et ta faute, tu l'expieras, avec des larmes!... pendant des jours et des

nuits!... (Elle tend ses mains suppliantes vers lui.) Ah! passe sans me toucher, je ne veux plus te toucher... ni te voir!

JEANNE, serrant les poings.

Vous le voulez?...

Elle baisse la tête et fait un pas vers la porte.

BRANDON.

Hors d'ici!

HENRI, il la rappelle, impérieusement.

Jeanne!

Elle s'arrête, et regarde Henri.

BRANDON, brutal.

Viens-tu? ou faut-il qu'on t'arrache d'ici, de force!...

Il lui prend les poignets.

JEANNE, se dégageant, révoltée.

Père! vous oubliez que je suis majeure, et libre de mes actes!

BRANDON, avec fureur.

Majeure! Ah! parlons-en!... Tu invoques ton droit?... Eh bien alors, choisis!... Lui, ou nous!... Si tu ne jures pas de ne plus le revoir, tu ne passeras pas le seuil de la maison!... et si tu reprends ta place au foyer, c'est que tout sera fini, entre vous deux!... Choisis!...

JEANNE, avec un sanglot effondrée.

Père! Père!... ne me contraignez pas à ce choix

impossible... vous m'avez, toute petite... entre vos dures mains... et je sens vos ongles dans ma chair...

Elle pleure.

BRANDON.

Choisis!...

Jeanne se redresse ; elle regarde Henri, regarde son père et recule d'un pas.

JEANNE.

J'ai choisi!

BRANDON, recevant le coup.

Comme elle l'aime!... Regarde la, Georges !... Regarde la!

Il va défaillir. Georges le soutient et l'entraîne vers la sortie au fond.

GEORGES.

Allons, venez!... père, venez!... Cela vous fait mal! Venez!

Brandon sort à reculons, soutenu et entraîné rapidement par Georges. Tandis que Georges parle, Brandon répète « Coquine... Coquine... » Le rideau a commencé à tomber, lentement, sur la réplique de Jeanne « J'ai choisi! »

RIDEAU.

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'au premier acte. C'est dimanche. Aucun bruit d'atelier en coulisse.

SCÈNE PREMIÈRE

ROBERT, GEORGES.

A quand l'échéance pour de Belmont ?

GEORGES.

Demain.

Un temps.

ROBERT.

Pas de nouvelles de Hulin ?

GEORGES.

Aucune.

ROBERT.

Capable de nous claquer dans la main, celui-là !

GEORGES.

Hulin ? Allons donc !

ROBERT.

Si tu l'avais vu, à la séance du Conseil, quand j'ai rappelé les engagements pris pour la mise en vente de l'hôtel ! Mon Hulin éludait, bafouillait... On sent que de Belmont l'a retourné !... C'est un vieux dévot ; ils vont à la messe tous les deux... Mauvais !

GEORGES.

Hulin ne demanderait pas la mise en vente ? Il l'a promis !

ROBERT, avec mépris.

Mais tous ces robins de la bourse ! Rien de plus redoutable qu'un coquin, quand il se pique d'être honnête !

GEORGES.

Après de Belmont, après Jeanne, Hulin serait contre nous ? C'est notre affaire à l'eau ? Nous sommes roulés sur toute la ligne !

ROBERT.

Hé là ! on ne me roule pas si vite, moi ! J'ai tout prévu, mon petit, même le lâchage de Hulin.

GEORGES.

Et alors ?

ROBERT.

Alors?... j'ai mon plan... (Il regarde sa montre. Un temps.) Il faut téléphoner à Hulin de venir. (Au téléphone.) Allo!... C'est vous, Paul? Ici monsieur Robert. Téléphonez à maître Hulin tout de suite... Maître Hulin, oui... A cette heure-ci il doit être au Palais... C'est dimanche?... Alors, chez lui! Priez-le, de la part de mon père, de venir d'urgence à la maison... Merci. (Il raccroche le récepteur.) J'ai besoin d'être fixé maintenant. Si le bonhomme se dérobe, à moi de jouer! Tu vas voir du beau travail... Rien dans les mains, rien dans les poches!... Oh! pas des finasseries d'avocat retors, mais de l'action! un de ces coups de surprise où j'étais passé maître à l'escadrille...

GEORGES, étonné.

Un coup?

ROBERT.

Foudroyant! j'aurai de Belmont, moi!... Je l'aurai, comme ça!... Je l'aurai à l'estomac!... knock-out!...

GEORGES.

Explique-toi!

ROBERT.

C'est simple : un raid! Et ce raid sera exécuté par Loudot, Grégoire et Galan... j'ai choisi trois brise-tout... dans les deux heures!... Mais secret,

secret absolu !... Que père surtout ne se doute de rien !

GEORGES.

Pourquoi ?

ROBERT.

Vieux jeu !... Il n'est plus à la page ; il n'oserait pas... S'il disait « non », nous ne pourrions passer outre à son veto... Non, cette fois, c'est moi seul qui joue !

GEORGES.

Il y a du risque ?

ROBERT.

Peuh ! comme dans tout ! J'ai devant moi une barrière : la loi. Foutaise ! bon pour les médiocres, la loi ! J'ai pour habitude d'aller droit quand même et les barrières, je passe au travers... ou dessus ! Voilà.

GEORGES.

Mais...

ROBERT.

Quoi, mais ? Père ? Quand tout sera fini et la partie gagnée, je mettrai père au courant. Il sera trop tard pour qu'il refuse : le coup sera fait ! On le mettra en face du fait accompli... Knock-out, je te dis !...

GEORGES.

Fichtre ! c'est donc si grave que ça ?

ROBERT.

Ah ! çà, tu as peur ? (Il a un petit rire.) Eh bien, at-

tendons la réponse de Hulin. Je t'expliquerai ça tout à l'heure. En tout cas, c'est convenu, hein ? Pas un mot à père ? (Geste d'assentiment de Georges.) *All right !...* (Un temps. Robert feuillette un dossier.) A propos, cette prime de cent mille francs à verser à la famille Simpson, c'est dans le contrat ?

GEORGES, lui montrant dans le dossier.

Mais... lis.

ROBERT, lisant.

« Au cas où Simpson se tuerait en cours d'épreuve, la prime serait doublée. Une somme de cent mille francs serait versée par la Société Brandon à la succession Simpson. » (Parlé.) Mais c'est absurde !

GEORGES.

Evidemment ! mais ça y est.

ROBERT.

Quel est l'idiot qui a écrit ça ? C'est entendu, on paiera les cent mille francs, puisque Simpson s'est tué... Ce que je ne comprends pas, c'est la pensée du crétin qui a rédigé cette clause ?

GEORGES, haussant les épaules.

Clause sentimentale. S'il se tue, on paie le double.

ROBERT.

Ça veut l'être, sentimental ! mais ça ne l'est pas.

Cent mille francs ! C'est l'encouragement à se tuer, ça, voyons ! Comment, ce Simpson vient nous trouver — nous ne sommes pas allés le chercher — il s'offre à faire sur un de nos appareils la traversée Paris-New-York : on accepte; une prime de cinquante mille francs lui sera versée s'il réussit... bonne réclame !... bien !... Et s'il se tue... c'est-à-dire s'il ne réussit pas ! cent mille ! Ça, par exemple ! je demande quel est le « ballot ! » l'imbécile qui apporte dans la maison cet esprit-là, le plus bêtement humanitaire, le plus faux qui soit ! Ah ! vivement ! qu'on le mette à la porte !

GEORGES.

Tu vas fort !

ROBERT.

Est-ce que nous savons si Simpson n'avait pas son idée : payer une dette, renter une maîtresse, doter une fille ? Est-ce qu'on sait ? Et nous tombons dans le panneau ! Cent mille francs s'il se tue ! A ce prix-là, il s'est tué, parbleu ! Moi, j'aurais mis dans le contrat : S'il se tue, une indemnité de cinquante mille francs sera payée par la succession Simpson à la maison Brandon pour couvrir le dommage moral fait à cette maison. Il aurait pris garde à ne pas se tuer. Ça, c'était du *business!* Mais je veux savoir le nom du niais qui a fait le contrat. Je veux le savoir pour le téléphoner à la caisse ! Qu'on le règle, et allez, ouste !...

GEORGES.

Ne cherche pas, je vais te le dire.

ROBERT.

Qui?

GEORGES.

C'est père.

ROBERT, il lève les bras au ciel et fait quelques pas.

Inouï!

GEORGES, il hoche la tête.

Oui.

ROBERT.

Jamais, il y a six mois, père n'aurait commis une bourde pareille!

GEORGES.

Il faudrait être derrière lui, toujours!...

ROBERT, à mi-voix.

Ah! vieux! vieux! vieux!...

GEORGES.

... Et tout d'un coup! Le départ de Jeanne, cet échec dans son affection, ce scandale, l'ont achevé. Il n'y a qu'à le regarder vivre, agir : il écoute, il parle et la pensée est ailleurs. Le chagrin le mine. Il hésite, il tergiverse à propos de tout, maintenant...

ROBERT.

Et bêtises sur bêtises...

GEORGES.

Navrant!

ROBERT.

Il n'y a donc que Jeanne au monde? Nous ne sommes donc rien pour lui? Ça m'exaspère quand j'y pense! Tout son cœur, il le donnait à celle-là qui nous trahit!

GEORGES.

Il l'aime plus que nous, c'est clair!

ROBERT.

Libre à lui, mais quand on n'est plus capable de diriger une maison...

GEORGES

N'exagère pas...

ROBERT.

Nous sommes ses associés? Quand on dirige une maison! mal... et contre l'intérêt de ses associés...

GEORGES.

Enfin, tout ça c'est hors de cause!

ROBERT.

Non pas! L'homme, vois-tu, ne vaut son plein dans les affaires, que de trente à soixante! Avant? apprentissage, amour, fariboles... Mauvais! Après

soixante? déclin, au physique comme au moral, préjugés, vues étroites, entêtement, pas de souplesse... Tu vas me citer des exceptions? encore faudrait-il les juger au résultat, par comparaison! Le vrai danger, dans les affaires, c'est le cœur. Faut être dur! Le cœur de l'homme, passé soixante...

Georges lui fait signe de se taire. Brandon entre. Il a vieilli : le pas s'est alourdi. Il entre, soucieux, grommelant.

SCÈNE II

LES MÊMES, BRANDON.

BRANDON, entre ses dents.

Je n'ai pas cané devant les Chinois... Je ne canerai pas devant ce... Canaque !...

Georges et Robert se regardent.

ROBERT.

Qui donc? Qui ?

Un silence. Brandon s'est assis.

BRANDON.

Je viens de le rencontrer... à cent mètres devant la porte ! (Serrant les poings.) Ah !

ROBERT.

Mais de qui parlez-vous ?

BRANDON.

De... Belmont!

Un temps.

GEORGES.

Ah! oui! Notre sœur vivant avec ce monsieur, à deux pas de chez nous, c'est du propre!

BRANDON.

Si ça continue, je deviens fou, je vous dis!... Ma fille! Les cinq doigts de ma main... Vingt ans de ma vie!... devenue tout à coup une étrangère! La savoir installée à côté de moi, la voir tous les jours entrer, sortir et nous narguer... la coquine!... Tonnerre de Dieu! ce n'est pas possible!... (Heurtant du poing une table.) C'est pas possible!...

ROBERT, allume une cigarette.

Ça vous tourmente à ce point? Après ce qu'elle a fait, je la considère, moi, comme une ennemie, rien de plus!...

GEORGES.

Tu es bon... Et l'hôtel?

ROBERT.

Pour ce qui est du monsieur, c'est autre chose! Réglons-lui son affaire, en réussissant la nôtre. Mais du sang-froid, et pas de nerfs!

BRANDON.

Facile à dire!

ROBERT.

Et à faire ! Vous nous l'avez appris : tout devient facile dès qu'on le veut.

Le garçon entre et annonce.

LE GARÇON.

Monsieur Hulin !

BRANDON, se levant.

Ah !

ROBERT.

Ne vous dérangez pas, père. Je lui ai téléphoné de venir. Georges va le recevoir.

BRANDON, à Georges.

Secoue-le ! Demande-lui s'il se moque de ma figure ! Le crocodile fait des manières, maintenant ?

GEORGES.

Il faut qu'il marche !...

BRANDON.

Il l'a promis ! Qu'il saisisse de l'affaire la Chambre des Notaires, qu'il fasse la demande en règle ; c'est son devoir d'administrateur ! Je veux jeter de Belmont à la porte de sa maison... dans la rue !... Ma revanche !...

ROBERT.

Dites « notre affaire », simplement !

Georges sort.

LE GARÇON, *à Brandon.*

Monsieur Jim est là aussi, qui voudrait vous dire un mot.

Brandon lui fait signe d'attendre; le garçon sort.

SCÈNE III

BRANDON, ROBERT.

BRANDON.

Tout s'en mêle ! Tu sais que Jim veut nous quitter, maintenant ? C'est le comble.

ROBERT.

Tant mieux! Sa présence entretient chez vous un souvenir et des regrets qu'il faut tuer ! Qu'il s'en aille ! D'ailleurs, il coûte assez cher à la maison...

BRANDON.

Et qui le remplacera ?

ROBERT.

Vélinard. Il sera ravi. Chagrin de l'un, bonheur de l'autre, c'est...

BRANDON, *le coupant.*

Tu ne peux pas nier que Jim nous soit utile?

ROBERT.

Mais non ! il nous a été utile ! Le pilote merle blanc c'était bon dans le temps. Aujourd'hui, la construction est tout, vous le savez. Jim nous a rendu des services : on l'a payé.

BRANDON.

Je voudrais faire quelque chose pour Jim.

ROBERT.

Moi aussi, dans la mesure du possible ! Mais quoi ! il veut partir ! donnez des ordres à la caisse, il touchera une prime d'adieu !

Il sonne.

BRANDON, furieux.

Ah !...

Jim entre à gauche.

SCÈNE IV

BRANDON, JIM, ROBERT.

BRANDON, brusque, sévère.

Qu'est-ce qu'on me dit ? Tu veux quitter la maison ?...

JIM, gêné.

... Depuis quelques jours j'hésite à vous dire ça...

ça me fait de la peine, beaucoup de peine... vous avez été si bon pour moi... mais je peux plus travailler... Je peux plus !... Un de ces quatre matins si je continuais, je serais capable, à bord, de mettre plein gaz et de piquer à la terre... (Geste de tomber tête en avant.) Oui... Une manière comme une autre de faire mon plein... pour l'éternité !... J'ai des idées comme ça !... de mauvaises idées !... alors, vaut mieux partir, pas ?... J'ai de côté une vingtaine de mille francs... Je vais réaliser tout ça, faire mon baluchon, et m'en retourner chez nous !...

BRANDON, bourru.

Et qu'est ce que tu ficheras avec tes vingt mille francs ? Tu ferais les meetings, toi ?...

JIM.

Oh ! non ! J'abandonne le métier ! vrai ! vrai ! Je vais retrouver là-bas des parents à moi... le frère de mon père... et des cousins. . revoir le petit village où je suis né... le cimetière où dorment ceux de chez nous... et ma vieille terre !... Ah ! jamais j'aurais dû quitter mon pays... c'est le bon Dieu qui me punit... voyez-vous !

Un temps.

BRANDON.

Ça passera !

JIM.

Si je reste.., c'est moi qui y passerai ! Je peux

pas arracher ce souvenir, de là!... Et tout le temps je la revois!... Quand je rentre ici... je me dis! tiens... elle s'asseyait à cette place... là, nous nous sommes dit telle chose... Vous rappelez-vous... il y a deux mois, vous nous montriez la photo du pavillon que vous vouliez nous donner comme cadeau de noces?... Nous nous sommes embrassés, et vous, vous riiez d'un bon rire! (Les larmes lui montent aux yeux. Ils s'arrête.) Je revois la table... et dans le coin... la machine à écrire où couraient ses doigts... Elle est silencieuse maintenant!... (Il regarde Brandon. Brandon a les yeux pleins de larmes.) Hein?... Vous pensez à tout ça, aussi, monsieur Brandon?...

BRANDON, ilva pleurer. Il lutte contre l'émotion et brusquement

Ne dis pas ça! Nom de Dieu!... Tais-toi! (Un silence.) Oui!... c'est vrai!... J'y pense aussi!... (Accablé.) C'est comme ça!... (Un silence. Brandon reprend.) Jim!... si ce que je vais te dire te fâche... tu me serreras la main.. sans rien dire... et tu partiras... voilà tout!... Réfléchis avant de répondre!... (Avec gêne.) Si... elle revenait... repentante... si elle quittait l'autre... si je lui pardonnais?... lui pardonnerais-tu aussi... toi?...

JIM, regarde Brandon, puis baisse la tête, très humble, un peu honteux.

... Oui...

BRANDON.

Et dis-moi, Jim?... J'ai de la honte à te dire ça...

voudrais-tu d'elle encore, pour femme?... réponds!...

Jim a un recul, puis vaincu, honteux, il acquiesce.

JIM.

Oui...

BRANDON, avec pitié.

Mon pauvre Jim!... tu l'aimes donc tant que cela!

JIM.

Oui!...

BRANDON, avec une sorte de révolte.

Alors, tu as raison! Tu l'aimes trop! Va t'en!

JIM, sa figure s'éclaire.

Je ne peux pas m'en aller... après ce que vous venez de me dire!... Elle reviendrait... Vous pensez qu'elle reviendrait, qu'elle?...

Brandon, dit « Non » longuement de la tête, un Non désespéré. Jim pleure.

BRANDON.

T'as du chagrin?... Il n'y a pas que toi!.. Adieu, Jim!... Pars!... ça vaut mieux!... Adieu!...

Il lui serre la main, en détournant la tête. Jim sort.

SCÈNE V

BRANDON, ROBERT.

Robert hausse les épaules et regarde sa montre.

BRANDON, tendant le poing à un ennemi imaginaire.

Ah! je ne suis pas méchant, mais celui là!... La canaille, qui m'a volé le cœur de ma fille! qui m'a roulé, qui me barre la route, qui me paralyse... et je ne lui ai pas cassé les reins!... On cherche une solution? en voilà une, simple! je suis le père; je le descends!...

ROBERT, riant.

Absurde! Et après?... Après? L'hôtel échoit à des héritiers. Les connaissez-vous? S'ils désintéressent les créanciers et gardent la maison, le but est raté!

BRANDON.

Ah! tant d'idées se battent dans ma tête... Sais-tu à quoi j'ai pensé aussi?

ROBERT, distraitement.

Non. (Il regarde sa montre.) Georges discute... c'est long.

BRANDON, tout à son idée, continuant.

Eh bien, j'ai pensé... j'ai pensé à la faire enlever !

ROBERT, se retournant, dans un sursaut.

Hein ?

BRANDON.

Ben quoi ? Oui, enlever Jeanne, l'enlever!...

ROBERT, dans la stupéfaction, amusé.

Ah! ah! Ça, c'est drôle! Je veux dire, c'est mieux ! Et comment voyez-vous ça, père ? Je suis curieux de connaître votre plan !

BRANDON.

Mon plan ? Quel plan ? Elle sort tous les jours vers cinq heures !... Quatre hommes décidés, avec une auto, au coin de la rue!... Au passage, on l'empoigne! on la pousse dans l'auto! et... enlevez!...

ROBERT.

Ça me plait! Après?

BRANDON.

Après ?

ROBERT.

Oui. Où l'emmenez-vous?

BRANDON.

Ici.

ROBERT.

Et vous ne craignez pas que la police...

BRANDON.

Quoi, la police? Il s'agit de ma fille! Qu'elle ait vingt ans, ou dix, ou trente, majeure ou mineure, elle est mon enfant! C'est ma chair, c'est mon sang... On me l'a prise, je la reprends...

ROBERT.

Bravo! Ah! là, je vous retrouve, papa! Ça, c'est pas en mie de pain! ça, c'est costaud! ça, c'est du Brandon! Et après?

BRANDON.

Après?

ROBERT.

Oui, vous l'avez amenée ici... après?

BRANDON.

Après... après... je lui dirai... Tu es sous ma volonté, tu es dans mes mains... L'autre jour, tu étais chez lui, avec lui, et tu me bravais à ton aise... Aujourd'hui tu peux crier, protester, je te tiens, ma petite, je te tiens! et tu ne m'échapperas pas!

ROBERT.

Vu! C'est la scène de là-bas qui recommence!

BRANDON, *continuant, comme s'il parlait à Jeanne.*

Pour ce qui est de ton amant, je ne te demande

pas de le quitter ! c'est fait. Tu vas reprendre ta place ici !...

ROBERT.

Elle vous envoie à la gare! Après?

BRANDON.

Ou elle pliera, ou je la briserai !

ROBERT.

Vous ne la briserez pas. Après ?

BRANDON.

Mais, tonnerre, qu'est-ce qu'elle a dans les veines ?...

ROBERT.

Votre sang. C'est une Brandon !

BRANDON, entre ses dents.

Ingrate ! Mauvaise !...

ROBERT.

Oui, des mots! Après ?

BRANDON.

Eh bien, je... (Il se lève exaspéré.) Ah ! après... après !... est-ce que je sais! Je tire des plans... Je rage, furieux contre la coquine qui me tient là, à sa merci, furieux de ma faiblesse... Moi, le têtu, le fort! Faut-il que je sois faible et lâche, au fond ! Ainsi, je pourrais m'humilier devant cette gosse! Ah ! jamais je n'aurais cru ça de moi, Brandon! c'est inouï!...

ROBERT, il regarde son père avec un peu de pitié.

Evidemment... (Un temps.) C'est égal, j'ai eu plaisir à vous entendre. Je vous retrouve, père, je retrouve le vieux champion de jadis ! Ah ! vous savez où les placer ! et dès les premiers coups on voit qui vous êtes ! Seulement dame... (Comme s'il s'essouflait.) On ne va pas au bout... (Un temps.) Vous en faites pas, allez, je suis là ! Seulement, moi, je n'hésite pas entre deux buts ! Je n'en vois qu'un ! et je le vois... (Comme visant un ennemi imaginaire.) Knock-out !

BRANDON.

Qu'est-ce que tu dis ?

Georges entre,

SCÈNE VI

Les Mêmes, GEORGES.

GEORGES.

Mauvaise nouvelle ! (Avec colère.) Ah !

BRANDON.

Eh bien, quoi ?

GEORGES.

Hulin refuse.

BRANDON.

C'est pas vrai ?

GEORGES.

Si! catégoriquement! Rien à faire! on se butte contre un mur!

BRANDON.

Il refuse? Il refuse, quoi ?

GEORGES.

De demander la mise en vente de l'hôtel de Belmont! Il refuse!

BRANDON.

Mais, bon Dieu! il l'avait promis!

GEORGES.

Il ne tient pas!

BRANDON.

Mais tu lui as dit?...

GEORGES.

Je lui ai tout dit! Rien à faire!

BRANDON, *furieux.*

Il sera débarqué du Conseil avant deux heures!

ROBERT.

C'est ça qui arrangera les choses!

BRANDON, *avec rage.*

Mais pourquoi refuse-t-il? pourquoi?

GEORGES.

Il fait le dégoûté! Il prétexte ses relations d'amitié avec la famille de Belmont!

ROBERT.

Pour une raison ou pour une autre, le résultat, c'est clair!

GEORGES.

Il consent à de Belmont un nouveau délai : deux ans!

BRANDON, écumant.

Ah ! si je le... Mais enfin, qu'est-ce que c'est que cette guigne depuis un mois ? D'abord de Belmont, puis ma fille, puis Hulin!... Ah! c'est pas possible, on m'a jeté un sort! Je passais au travers de tout, j'entrais dans le tas comme un boulet et tout à coup je suis arrêté... je piétine... Ah ! nom de Dieu de...

ROBERT.

Eh! Belmont a dû aller le voir, le supplier, lui jouer la grande comédie de l'attendrissement, et il y est allé de sa larme!...

GEORGES.

De Belmont a déclaré à Hulin que s'il faisait mettre l'hôtel en vente, il viendrait se tuer à sa porte!

BRANDON.

Cabot!

GEORGES.

Et puis, il y a Jeanne!

BRANDON.

Jeanne ?

GEORGES.

Jeanne a menacé Hulin d'écrire aux journaux, d'organiser une campagne de presse contre nous!

BRANDON.

Non ?

GEORGES.

Si!... Et comme Hulin veut être décoré, il recule, devant le scandale!...

BRANDON.

Qui, lui? la croix? il ne l'aura pas! Moi je dis: non! (Montrant la porte.) Il est là?

GEORGES.

Il est là, mais du calme, hein, père ?

BRANDON

Du calme ? Je vais le f...iche dehors!

Il sort violemment

SCÈNE VII

ROBERT, GEORGES, puis LOUDOT GRÉGOIRE et GALAN.

ROBERT, décidé.

Au travail, nous autres ! (A Georges.) Donne-moi l'acte de vente que nous avions préparé pour l'hôtel de Belmont !... (Georges ouvre de grands yeux.) Eh bien, oui, quoi ! le projet de contrat, en double expédition ?

GEORGES, croyant à une plaisanterie.

Ça va ! Ah ! c'est bien le moment de rire !

ROBERT.

De rire ? (Il regarde Georges.) Veux-tu me donner le contrat, oui ou non ? (Il sonne, le garçon paraît. Au garçon.) Loudot, tout de suite !

GEORGES, tendant le contrat à Robert.

Voilà.

ROBERT.

Merci. (Il lit.) Sept cent mille, c'est convenable. (Il met le contrat dans sa poche.) Là ! (Entre Loudot.) Ah ! bonjour, Loudot. C'est pour aujourd'hui. Tu es prêt ? (Il regarde l'heure.) Quelle heure est-il ? Quatre heures et demie. (A Loudot.) C'est pour tout de suite.

LOUDOT.

Bien. Grégoire et Galan sont là.

ROBERT.

Fais-les entrer. (Grégoire et Galan entrent.) Bonjour.

GALAN.

Bonjour, monsieur Robert.

GRÉGOIRE, salut militaire.

Bonjour, mon capitaine!

ROBERT, leur tendant un billet bleu.

Partagez-vous ça, d'abord. C'est l'apéritif. Et tout ça proprement, hein? Pas de ratage, pas de cris, vous avez compris? Je répète : l'auto au ras du trottoir en face le 26 ! La rue est déserte le dimanche... Loudot fait le guet! Grégoire et Galan de chaque côté de la porte! dès que Mademoiselle sort, toi, Grégoire... (Geste d'empoigner et de bâillonner.) Et toi, Galan... (Geste de pousser.) et emballez!...

LOUDOT, riant.

La guéguerre, quoi! (A Grégoire.) Mon coup de main du bois de la Gruerie, je t'ai raconté? On chope la sentinelle... (Avec des gestes.) comme ça, en douce, et puis comme ça... Ah! tu parles d'un coup de main!

Ils rient.

ROBERT, les faisant taire.

La ferme! Quand l'auto sera rentrée, Loudot

rend compte. Et vous deux,.. Je compte sur toi, Grégoire...

GRÉGOIRE.

... Oui, mon capitaine.

ROBERT, *continuant.*

... Sans vous laisser démonter par les grincements de dents, les crises de nerfs ou les larmes, vous exécutez l'ordre jusqu'au bout. Si elle crie trop, un bouchon ! Compris ?

GRÉGOIRE.

Compris, mon capitaine !

ROBERT.

Et la consigne ?

LOUDOT.

Pas un mot au patron ! motus !

GRÉGOIRE.

Motus !

GALAN.

Motus !

ROBERT.

Caltez !

Ils sortent.

SCÈNE VIII

ROBERT, GEORGES.

ROBERT.

Voilà !

GEORGES, *stupéfait.*

Ah çà ! Tu fais enlever Jeanne ?

ROBERT.

Tu as deviné.

GEORGES.

Tu n'as pas peur !

ROBERT, *calme.*

On me l'a dit.

GEORGES.

Mais où veux-tu en venir ?

ROBERT.

Tu vas le voir.

GEORGES.

Quel rapport avec notre affaire ?

ROBERT, *il regarde sa montre.*

Dans une heure tu seras fixé.

Entre Brandon.

SCÈNE IX

Les Mêmes, BRANDON.

ROBERT.

Eh bien ? Hulin ? Plus là ?

BRANDON.

Ah ! le fourbe ! Jusqu'à me proposer son arbitrage pour terminer le différend ! Tu vois d'ici l'intermédiaire...

ROBERT.

Trop tard !

BRANDON.

Je l'ai jeté dehors ! Aucun terrain d'entente n'est possible entre le gigolo d'en face et moi !

ROBERT.

Mais tout ça, c'est de votre faute, père ! Depuis un mois cette affaire traîne; vous avez laissé de Belmont cuisiner Hulin tout à son aise ! Il fallait prévoir le coup et le parer ! Je parie, moi, que Hulin a été acheté !

GEORGES.

Mais l'autre n'a pas le sou...

ROBERT, continuant.

...Ou intéressé !... Hulin est un tripoteur ! Vous

aviez confiance en Hulin ! Confiance en personne, moi !... (A Brandon.) Qu'avez-vous fait ? Rien. Vous pensiez à autre chose : à Jeanne ! L'autre jour, à la séance du Conseil où j'ai nettement posé la question, Hulin tergiversait. Le Conseil aurait dû le mettre en mesure d'opter ! Rien ! On s'est tu. Vous, le Président, vous avez à peine protesté !

BRANDON.

Ah ! la canaille !... Ah ! ma pauvre tête !... (Robert et Georges vont parler.) Ah ! j'en ai assez... Laissez-moi... Il y a des moments... où je n'ai plus de goût à rien...

GEORGES.

Et à cause de Jeanne ! Cette fille en révolte contre vous, qui salit notre nom... qui...

BRANDON, il fronce les sourcils et l'arrête.

Oh ! vous ! toujours vous avez été jaloux d'elle...

ROBERT.

Il y avait de quoi ! Voyez le résultat ! Vous êtes bien payé de votre amour !

GEORGES.

Elle est notre adversaire déclarée ! Dans le duel que nous avons engagé avec cet homme, elle n'est pas seulement de cœur, mais d'action avec lui. Elle nous tire dans le dos ! L'édifice que, depuis un an, patiemment, on a construit, elle vient

de le jeter bas! car c'est elle, c'est elle qui a retourné Hulin...

BRANDON, douloureusement.

Ah !... (Il porte la main à son front.) Ah !... (Il se lève et va sortir, fuyant la discussion qui lui est pénible.) Bonsoir !

ROBERT, lui barrant la route.

Mais, une minute, père ! Je vous en prie !

BRANDON.

Quoi ?

ROBERT.

Nous avons à parler. Nous n'allons pas laisser ça là, je suppose?

BRANDON.

Et que faire ?

ROBERT.

Comment, que faire? c'est vous, Brandon, qui dites ça? Ma parole, on vous a changé, je ne vous reconnais plus !

GEORGES.

Vous acceptez la défaite, vous?

ROBERT.

Jamais ! J'aimerais mieux gratter la terre avec mes ongles, bon Dieu !

GEORGES, à Brandon, avec force.

Enfin, ce terrain, il nous le faut, vous le savez,

ou alors réduire notre plan d'affaires? Nous ne tenons même plus nos engagements envers nos actionnaires! Et l'échec moral que nous subissons!

ROBERT.

Enorme!

GEORGES, continuant

Que dira-t-on dans la presse? chez nos concurrents?... Que pensera l'opinion? Notre programme, les articles de journaux? du bluff?

BRANDON, après un temps.

Alors... à vous de parler! Qu'est-ce qu'il faut faire?...

Robert va parler. On frappe à la porte de droite. Robert s'arrête, va ouvrir, Loudot paraît.

ROBERT, à Brandon, simplement.

C'est fait!

SCÈNE X

Les Mêmes, LOUDOT.

ROBERT, à Loudot.

Eh bien? (Montrant Brandon.) Tu peux, vas-y! Ça y est?

LOUDOT.

Ça y est !

ROBERT.

Proprement ?

LOUDOT.

Pas ouf !

ROBERT.

Alors, calme ?

LOUDOT.

Il a bien fallu...

ROBERT.

Les grands moyens ?

LOUDOT.

Dame !

ROBERT.

Bien. Où sont Grégoire et Galan ?

LOUDOT.

Là-bas.

ROBERT.

Bien. Aucun changement. Tout, exactement, comme je l'ai dit. Toi en permanence au poste 10 ! Tu attends mon coup de téléphone ! Le B-3 prêt à partir ! (Loudot va sortir, il le rappelle.) Tu sais où est l'hôtel de Belmont ?

LOUDOT.

Un peu !

ROBERT.

Tu vas porter cette lettre.

Il écrit. Pendant toutes ces répliques, Brandon, stupéfait, regarde Robert et Georges.

BRANDON.

Mais que se passe-t-il, quoi ?

ROBERT, il termine sa lettre.

On va vous expliquer, père. Il s'agit de la vente...

BRANDON, fronçant le sourcil.

De la vente ?

ROBERT, à Loudot,

Tu remettras cette lettre à M. de Belmont, à lui-même. Tu le connais ?

LOUDOT.

Oui.

ROBERT.

Tu attendras qu'il l'ait lue... Et tu reviendras... Va !

Loudot sort.

SCÈNE XI

BRANDON, GEORGES, ROBERT.

ROBERT, avec force.

Maintenant, père, vous allez savoir ! J'ai donné l'ordre qu'on s'empare de Jeanne ! C'est fait !

BRANDON, dans un sursaut.

Sans m'en rien dire ? Tu es donc le maître, ici ?

ROBERT.

Après vous, et avec Georges, oui !

BRANDON.

Où est-elle ?

ROBERT.

Il fallait agir, frapper vite et fort, répondre à la trahison de Hulin par un coup de maître ! Vous hésitiez, vous cherchiez vos cartes... j'ai joué ! Jeanne est à nous maintenant ! Atout !

BRANDON.

Je veux la voir. Où est-elle ?

ROBERT, continuant.

...Au dernier moment j'aurais hésité, si vous-même, ici, tantôt, n'aviez parlé de l'enlever ! Alors,

plus de doute, les idées se rencontraient : exécution immédiate!

BRANDON, le pressant.

Mais tu ne me réponds pas !... Je te demande où elle est!...

ROBERT, éludant.

...En sûreté. Il ne lui sera fait aucun mal! Vous la verrez... plus tard! N'insistez pas, je vous le demande! je vous demande de ne pas m'interrompre, de me laisser mener la partie jusqu'au bout. Elle n'est pas gagnée. Vous jugerez ce que j'ai fait au résultat. Ne discutons pas, pour l'instant, les moyens. Si j'échoue, avec ou sans votre blâme, je quitte la maison. Mais je réussirai!

BRANDON.

A quoi?

ROBERT.

Père, je m'appelle Brandon! Je suis l'aîné! C'est l'avenir de notre affaire qui est en jeu! Vous avez fait de nous vos associés ; un jour viendra où nous recueillerons cet héritage! Le voulez-vous diminué? Faites-moi confiance vingt-quatre heures! Je n'ai rien dit de plus à Georges qu'à vous; mais il a compris!

GEORGES,

Carte blanche!...

ROBERT, à Brandon.

Et vous, père?

BRANDON, le sourcil froncé.

Tu fais valoir tes titres d'associé... Puisque vous êtes d'accord tous deux, et puisque tu as commencé, achève !

ROBERT.

Merci ! Quoi que vous entendiez ou que vous voyiez, ne vous étonnez de rien ! Je vais me trouver en face de Belmont, faisons front contre lui ! et ne gênez pas ma manœuvre ! j'ai le volant !

Entre Loudot.

SCÈNE XII

Les Mêmes, LOUDOT.

ROBERT, à Loudot.

Eh bien, de Belmont ?

LOUDOT.

Je lui ai remis la lettre, il l'a lue.

ROBERT.

Rien dit ?

LOUDOT.

Rien. Il est devenu pâle, il m'a regardé d'un air... abruti et me l'a rendue.

ROBERT, prenant la lettre.

Bien. (A Loudot.) A ton poste.

Loudot sort. Robert tend la lettre à Brandon.

BRANDON, lisant.

« N'attendez pas Mademoiselle pour dîner. Elle est partie pour un long voyage. Si vous voulez de ses nouvelles, venez en prendre, mais ne comptez plus la revoir ».

Entre le garçon.

LE GARÇON.

M. de Belmont est là et veut entrer.

ROBERT, dans un cri de triomphe.

Ah! Tonnerre! je l'ai! (Au garçon.) Attendez! Vous allez introduire ce Monsieur et donner l'ordre au concierge, à Beudin, de ne le laisser sortir qu'accompagné de Georges ou de moi! Allez! (Le garçon sort.) Je l'ai!...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, HENRI DE BELMONT.

HENRI, contenant mal une violente agitation.

Que signifie cette plaisanterie ?

ROBERT, calme.

Quelle plaisanterie ?

HENRI.

Ce billet...

ROBERT.

Ai-je l'air de quelqu'un qui veut rire ?

HENRI.

Où est Jeanne ?

ROBERT, il avance une bouteille et deux verres.

Un doigt de Porto? (Refus de Belmont.) Permettez?... (Il emplit son verre.) Je n'en ai jamais voulu à personne, autant que je vous en veux, à vous! Je vous ai, comme on dit, dans le nez! C'est la deuxième fois que je vous trouve sur mon chemin. D'abord pour cette affaire de l'hôtel ; là, vous nous avez barré la route... N'en parlons plus! Enfin, vous avez fait à mon père, à notre nom, l'affront le plus grave qui se puisse subir. J'ai juré que vous n'emporteriez pas ça en paradis. Il serait injuste, absurde, qu'un joli garçon de votre espèce roule un loustic comme moi. (Il boit.) Bien à votre santé!

HENRI, dans un éclat.

Dites-moi où est Jeanne !

ROBERT, d'un ton cassant.

Et d'abord, cessez, voulez-vous, de lui donner ce nom familier! Ce ton de ménage ne correspond plus à la réalité des choses! Tout est fini entre

elle et vous ! (Mouvement d'Henri.) Et pas de mouvement d'humeur ! Je suis assez gentil pour vous tirer de l'incertitude, tenez-vous ! sinon, la porte ! Et vous sortez d'ici comme vous êtes venu, les yeux bandés, ignorant tout ! (Montrant un siège.) Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

HENRI, violemment.

Monsieur !

ROBERT, le dévisageant, froidement.

Monsieur ?... (Un temps.) Vous m'écoutez ?... Je commence ! Jeanne sortait de chez vous. Une auto l'attendait devant la porte; deux hommes, l'ont invitée poliment à y monter...

HENRI.

Ah ! les misérables !

ROBERT.

...Elle a dit « oui », je crois dans la voiture ! L'auto filait à toute vitesse...

HENRI, les poings serrés, suffoquant d'indignation.

Ah ! ah !

ROBERT.

...Il m'a fallu une minute pour briser vos deux petites volontés et, de ces mains brutales, j'ai déchiré votre roman !

HENRI, le défiant.

Croyez-vous ?

ROBERT.

J'achève! (Au téléphone.) Allô! poste 10!... Poste 10? Qui est à l'appareil? C'est toi? Bien. Ici monsieur Robert. Allez! tout comme je l'ai dit! (A Henri.) Je vous demande cinq minutes, Monsieur!

HENRI.

Vous allez mettre Jeanne en liberté tout de suite! Vous allez jusque là, le rapt, le coup de force! Mœurs d'apaches et de sauvages! Vous êtes capables de ça, vous êtes capables de tout! Enlever, séquestrer une femme! Eh bien, non, vous ne me faites pas peur! Cette femme est libre, elle est majeure. Vous allez lui rendre sa liberté tout de suite, je l'exige, ou le scandale sera éclatant, public, et tous les trois, malgré vos millions, vos « Légion d'honneur » et vos palmes, vous serez coffrés!

Georges et Robert rient.

ROBERT.

La prison n'est pas assez grande! (A ce moment, dans la coulisse, bruit de moteur.) Avez-vous de bons yeux? Ouvre la fenêtre, Georges! Regardez! (En coulisse, à droite, bruit de moteur qui va aller « crescendo, » puis s'éloignant.) Biplan Brandon! 200 à l'heure! cinq passagers! Jeanne est du nombre!...

HENRI, dans un cri.

Ah!

ROBERT.

Jeanne est là haut !...

HENRI.

Jeanne !

ROBERT.

Allez, ronfle, tacot ! Mets-y-en ! gaze ! Ce petit oiseau qui fonce dans le nuage, c'est Jeanne ! votre Jeanne ! la nôtre maintenant ! Bon voyage !

HENRI.

Gredins !

ROBERT.

Cours après !... Un point noir... on ne le voit plus !... Ce soir, Jeanne aura passé la frontière ! Cherchez laquelle ! Et maintenant, criez, pleurez, chantez, vous êtes fait ! C'est pesé ! c'est cuit ! je vous possède... jusqu'au pépin !

HENRI, dans un mouvement de sortie, à droite.

Nous allons voir si la police...

GEORGES, violemment.

Etes-vous le mari de Jeanne, son parent ! Monsieur est le père !

Il montre Brandon.

ROBERT.

Allez voir le commissaire, il se fichera de vous ! Allez voir le préfet, il vous fichera à la porte !

HENRI.

A moins qu'il ne vous fiche, vous! dedans?

GEORGES.

Nous, Brandon? Au nom de quoi?

HENRI.

De la loi!

ROBERT.

La loi? L'avez-vous jamais regardée de mille mètres de haut, la loi? Tenez, Monsieur, je m'asseois dessus! Je suis plus populaire que la loi! plus populaire que le gouvernement! et si le gouvernement bronche, mes journaux le flanquent par terre!

HENRI.

Vous êtes aveuglé d'orgueil!

ROBERT.

Ah! bah!

HENRI, continuant.

... Dément! Pour avoir eu l'idée... l'idée de faire ce que vous dites... il faut que vous soyiez fou!...

ROBERT.

J'en ai l'air?

HENRI, continuant.

... ou mégalomane!...

GEORGES.

...M. Brandon n'a pas le droit d'emmener sa fille où il lui plaît?

ROBERT, continuant.

... Elle a été séduite, détournée de son devoir par vous ! Le père intervient; il juge nécessaire qu'elle change d'air ! Elle a des crises, des accès, eh bien mais !... faut la surveiller cette enfant, faut la soigner !

HENRI, s'indignant.

Mais Jeanne n'est pas malade, c'est faux !

ROBERT, il s'est rassis.

...J'ai pour ami un docteur distingué qui dirige, à l'étranger — je ne vous dis pas où — une maison de retraite pour personnes neurasthéniques, une maison de santé ! (Mouvement d'Henri.) Il soigne les maladies nerveuses et les affections... (Ironique.) du cœur ! L'établissement est situé à 800 mètres d'altitude, dans un paysage ravissant ! Les sujets qui y sont admis sont confiés aux soins de psychologues experts ! Mon ami le docteur a bien voulu recevoir ma sœur !

HENRI.

Qu'est-ce que vous dites ?

ROBERT, continuant.

...Je dis que le fait de s'amouracher d'un gentleman comme vous dénote chez ma sœur un état d'esprit tout à fait particulier ! Nous vous tiendrons au courant du traitement. Mais vous êtes

tout pâle, Monsieur de Belmont ! Prenez donc un verre de Porto ! Buvez donc !

HENRI, renversant le verre.

Ah ! les canailles ! Ils ont fait cela ! Mais quelles gens êtes-vous donc ? Qui êtes-vous ? (A Brandon qui assiste à la scène sans mot dire.) Votre fille... (A Robert et à Georges.) Votre sœur... Ah ! les misérables !... Que faire ? quoi ?... (Dans une exaspération folle.) Prendre un révolver et tirer dessus ?...

ROBERT, ricanant.

Vous vous civilisez !

HENRI, à Brandon.

Et voilà où aboutit votre morale, Monsieur, voilà la génération qui monte, les hommes de demain ! l'apothéose des parvenus !... Modernes, ah ! oui ! (Brandon détourne la tête.) Ah ! vous n'avez pas le droit de vous dérober ! Voyons, Monsieur il y a de la bonté, en vous ! Vous aimez votre fille !... Il y a en vous je ne sais quelle honnêteté... native !... Mais eux, eux !... (Il montre Robert et Georges.) Comment avez-vous pu, les bras croisés, leur laisser ?... Et vous ne dites rien ? Vous baissez la tête ?... Allons, Monsieur, osez les regarder sans honte ? Voilà votre œuvre ! voilà vos fils !

GEORGES.

C'est fini ?

HENRI, à Brandon.

Monsieur, je vous en supplie, ne laissez pas s'accomplir cette mauvaise action! Empêchez que votre fille soit enfermée dans un asile, confondue avec des maniaques ou des fous!

ROBERT.

Et que proposez-vous?

HENRI.

Mais tout de suite avisez, télégraphiez que Jeanne...

ROBERT.

Et ça, pour vos beaux yeux?

HENRI, il le regarde, il a compris, et avec dégoût.

Ah!... ah!... Allons! Qu'attendez-vous de moi? qu'exigez-vous? Parlez!

ROBERT, de haut.

Vous dites? Mais je ne vous demande rien! Vous iriez jusqu'au sacrifice?... Mais, dans les circonstances présentes, et entre nous, il ne peut s'agir de transaction ni de marché... D'ailleurs, vous n'avez rien!

HENRI.

Si, l'hôtel.

ROBERT.

Vous voulez donc vendre, à cette heure?

HENRI.

Je veux sauver Jeanne.

BRANDON, se levant, il le regarde.

Vous l'aimez donc tant que ça !

HENRI.

Plus que tout au monde! En doutez-vous? Me jugez-vous pareil à vous?... (Montrant les fils.) à eux? Ah! vos insultes!... L'argent ne compte pas, pour moi! S'il faut choisir entre elle et ces vieux murs, cette maison, si chère qu'elle me soit... Jeanne avant tout! Prenez l'hôtel, prenez mes biens! ah! tout m'est égal maintenant! (Avec une émotion croissante.) Il y a toujours un moment, dans la vie, où celui qu'on appelle le plus faible, moi je dis le plus sensible, le plus scrupuleux, se heurte à des êtres plus forts, parce que plus violents, mieux armés, prêts à tout, même au meurtre! — il y a des façons légales de tuer! — et toujours les plus forts écrasent le plus faible!... Ainsi, dans le métro, le gaillard qui prend votre place d'un coup d'épaule, cette ruée, c'est l'image de la vie... voilà...

BRANDON, ému, il regarde Robert.

Robert!

ROBERT, triomphant, à mi-voix.

Knock-out!... (A Henri.) J'avais prié notre notaire, qui est également le notaire de Hulin, de nous préparer le contrat. Voici l'acte. Signez. Nous ferons

enregistrer et transcrire. Nous donnons 700.000 francs, c'est le chiffre de l'expertise ancienne. Les fonds à votre disposition chez Hulin. Lisez et signez.

HENRI, les yeux brouillés de larmes, il ne peut pas lire.

Où... faut-il ?...

ROBERT, lui montrant.

Fait en double... là!... (Henri signe.) et là !... là encore !... votre paraphe, ici !... Merci...

Il reprend le contrat.

BRANDON, intervenant.

Pardon ! A moi, maintenant ! Donne, je n'ai pas lu le contrat.

HENRI, exigeant.

Jeanne !

ROBERT.

A vos ordres. (Il téléphone.) Allô ! Poste 10? Loudot ? Ici, monsieur Robert. Envoyez-moi Jeanne tout de suite, elle est libre !

HENRI, sursautant.

Comment ?

ROBERT, riant.

Ah !... vous avez cru ?... Vous avez cru que c'était vrai ?... L'histoire du docteur ?... Et ma sœur expédiée, en grande vitesse, par avion? Sans blague !... (Georges rit.) Pour qui me prenez-vous ?...

(Georges serre les mains de Robert et crie : Admirable !) Mais Jeanne est là... au chaud ! Elle n'a pas bougé de là !... Elle vient !

Georges et Robert rient.

HENRI.

Ah ! vous êtes infâme !... Mais je ne regrette rien ! J'ai renoncé à tout pour celle que j'aime, c'est bien ! Merci, Monsieur, merci de m'avoir donné cette joie !...

Loudot paraît, ouvre la porte. Jeanne entre violemment.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE, apercevant Henri.

Toi, toi ici ?

HENRI, l'étreignant.

Ma chérie ! Ils t'ont brutalisée ?

JEANNE, inquiète.

Oui... non... Mais j'avais peur pour toi... Tout de suite j'ai compris leur jeu... Je me disais ; il ne cédera pas... (Elle le regarde.) Tu n'as pas cédé, au moins ? Ils ne t'ont rien fait signer ? (Henri détourne la tête.) Hein ? Voyons, parle, qu'est-ce que tu as fait ?

HENRI.

Eh bien, oui...

JEANNE, éclatant.

L'hôtel? Ah! ils sont arrivés à leurs fins! Mais il ne fallait pas, il ne fallait pas! A ta place, moi, le couteau sur la gorge, j'aurais refusé... Ce que, de sang-froid, l'on ne veut pas faire, le faire sous l'injonction d'un poing levé... j'en pleure de rage!

HENRI.

Tu vois cela, toi, comme un match où j'ai perdu! L'orgueil sportif! Je ne l'ai pas... Dans ce duel où ta vie, ton bonheur étaient en jeu, j'ai été le plus faible, mettons le plus lâche, j'ai quitté la partie!

JEANNE.

Mais je t'aime, avec le désespoir que tu te sois sacrifié!

ROBERT, ricanant.

Joli merci! La première preuve d'amour qu'il te donne!

JERNNE, à Robert, avec violence.

Le coup vient de toi, gueux que tu es! Je te hais! Dans toutes les épreuves où le succès se mesure au nombre des cadavres, on trouve ton nom! Pour de la réclame ou de l'argent, tu exposes gaiement la vie des autres!

GEORGES.

Et la nôtre!...

JEANNE, à Georges.

Quant à toi, hypocrite...

BRANDON, intervenant.

Tais-toi, ce sont tes frères !

JEANNE.

Mes frères ? Il y a longtemps que les liens du sang nous les avons reniés ! Seul, l'argent compte, ici ! Sale ou propre, il n'y a que ça...

BRANDON.

Attends que j'aie parlé ! Tais-toi !

JEANNE.

Ah ! père ! père ! père ! Quand je vous regarde, quand je pense à ce que vous avez fait, je me demande comment j'ai pu, moi, vous aimer !...

BRANDON.

Tais-toi !

JEANNE, continuant.

... Je suis votre enfant, j'ai tenu, fragile, dans vos mains, les premiers yeux où se mirèrent mes yeux, ce sont les vôtres ; les premiers mots que ma bouche bégaya, la vôtre me les épelait ; quand je pense à tout ce passé de tendresse, d'adoration !... Je vous ai adoré, père !... Ah ! non, non, je ne peux pas croire que l'homme qui est là devant moi, l'homme qui m'a traitée avec tant de brutalité, ce soit le même ! Ce n'est pas celui que j'appelais « papa »... ou alors, comment l'image de ma mère

ne s'est-elle pas dressée entre nous pour me défendre !

Elle va sortir à droite.

BRANDON, l'arrêtant.

Où vas-tu?

JEANNE, dans une exaltation croissante.

Rassembler les souvenirs de maman qui m'appartiennent, les souvenirs d'un passé que vous avez aboli. Vous, agissez selon vos intérêts, votre conscience !... je pars avec celui que j'aime !... Nous quitterons Paris ! et pour toujours ! Vous ne me verrez plus ! vous aurez beau m'appeler, me supplier, vous ne me verrez plus, père ! vous ne me verrez plus jamais, pas même à l'heure de votre mort !

BRANDON, dans un cri.

Jeanne !... (Elle s'arrête, un temps.) Reste ! (A Henri.) Un instant, monsieur !

Un grand silence.

BRANDON regarde ses fils, puis s'adressant à Robert.

Je t'ai laissé aller comme tu le voulais, jusqu'au bout. Comment appelle-t-on ce que tu viens de faire? Il y a un nom ?... Sache-le ! Je n'ai jamais fait, dans ma vie, que des choses courageuses et droites. Ça, c'est du chantage ! Je ne mange pas de ce pain-là !

GEORGES, inquiet.

Ah! c'est signé!

BRANDON.

Pas par moi!

ROBERT, vivement.

J'ai la signature! Signé par moi, ça suffit!

BRANDON, il a le contrat à la main.

Non! C'est moi qui l'ai, le contrat et je l'annule! C'est une affaire qu'on ne fera pas, voilà tout!

GEORGES, bondissant.

Par exemple! Alors, l'hôtel, le parc?

ROBERT, furieux.

Nom de Dieu! On a travaillé, lutté pendant des mois et, arrivés au poteau, on lâcherait! Ah! pour le coup, c'est de la folie pure!

GEORGES.

... Jeanne commande, alors?

ROBERT.

... Alors, c'est nous qui serions lésés...

GEORGES.

... Nous, vos associés...

ROBERT.

... Vos fils! Vous n'avez pas le droit...

GEORGES.

... Nous nous y opposons formellement, dans votre intérêt même...

ROBERT.

... Et puisque vous n'y voyez plus clair, puisque vous êtes malade, c'est à nous...

Toutes ces répliques de Georges et de Robert s'enchevêtrent et se coupent.

BRANDON.

Tu as fini ?

ROBERT.

... Non, je n'ai pas fini, père ! Nous avons toujours été des fils obéissants, dévoués ! Nous avons le droit de parler ici, autant que quiconque ! Nous ne voulons pas être frustés du prix de nos efforts ! Que Jeanne épouse ou n'épouse pas Monsieur ! c'est son affaire ! Mais l'hôtel, permettez ! c'est la nôtre !

BRANDON, avec force.

La mienne ! Qu'est-ce que vous êtes, dites ? Que seriez-vous sans moi ? Attendez que je sois mort pour donner des ordres ! Vous êtes, dites-vous, des fils obéissants ?... (Ils veulent parler. Il les coupe.) Obéissez ! (Il s'arrête, épuisé.) Vous crieriez plus fort que moi, je suis vieux et las de la lutte ! Je mets ma volonté dans la balance ! elle est maîtresse ! J'ai dit.

ROBERT et GEORGES, dans un cri de fureur.

Ah !

ROBERT.

Alors, le contrat de vente, on le... ?

BRANDON.

On le déchire ! (Il va déchirer le contrat. Les deux hommes en criant se ruent sur lui... Jeanne effrayée, crie : « Père ! » Robert a saisi le bras de Brandon ; un regard terrible de celui-ci lui fait lâcher prise.) La main sur moi ? Canaille ! va-t-en !

ROBERT, il recule, balbutie, confus, avec émotion.

Père, pardon ! La passion m'emportait. Oubliez mon geste malheureux ! Ordonnez ce que vous jugerez bon, vous êtes le maître !

BRANDON, il les regarde tous deux. Un temps.

Derrière moi, tous les deux ! (Un grand silence. Brandon s'approche d'Henri. A Henri.) Monsieur ! Le père de Jeanne, les frères de Jeanne, sont d'honnêtes gens ! Je vous rends votre signature ! (Il lui tend le contrat.) Jeanne et vous, vous êtes libres !

HENRI, il se raidit.

Gardez, monsieur, gardez ma signature ! C'est pour Jeanne, c'est à elle que je l'ai donnée !

BRANDON.

Alors... écoutez-moi ! Je me bats avec la vie depuis quarante-cinq ans ; j'ai voulu conquérir la fortune, la puissance... j'ai eu tout ça, tout ! Ah ! c'est peu de chose : le plaisir n'égale pas les peines ! Certes, c'est beau, la bataille ! Mais le bonheur

n'est pas si loin, il est en nous, à nos côtés, vivant, dans le cœur de la femme qu'on aime, et dans les yeux de ses enfants !...

ROBERT, *ému.*

Nous sommes là...

BRANDON.

On découvre cela trop tard... quand on va partir... (*Il regarde ses fils.*) Je vous disais que je suis vieux, j'ai compris ! L'heure de la retraite a sonné pour moi !... A vous la main ! (*Mouvement de Robert et de Georges.*) Attendez ! Jeanne s'en va !... Faites entre vous le partage !... Elle a sa dot, et moi, le père, je place l'hôtel dans sa part !

JEANNE, *confuse, émue.*

Papa !

BRANDON, *il la regarde, puis, lui ouvrant les bras, d'un ton bourru.*

Tu ne m'as même pas embrassé !...

Rideau.

Imprimerie Générale de Chatillon-sur-Seine. — EUVRARD-PICHAT.



A LA MÊME LIBRAIRIE

ÉMILE FABRE

La Rabouilleuse, comédie en 4 actes (Couronnée par l'Académie française). . . 3 »
La Vie publique, comédie en 4 actes. . . . . 5 »
Les Ventres dorés, pièce en 5 actes (Couronnée par l'Académie française). . . 5 »

GEORGES FEYDEAU

Le Bourgeon, comédie en 3 actes. . . . . 5 »
La Main passe, pièce en 4 actes. . . . . 5 »
La Puce à l'oreille, pièce en 3 actes. . . . . 5 »

ALBERT GUINON

Décadence, comédie en 4 act. . 5 »
Le Partage, pièce en 3 act. 5 »
Seul, comédie en 2 actes . . 5 »
Le Bonheur, comédie en 3 act. 3 »

ALBERT GUINON & BOUCHINET

Son père, comédie en 4 act. 3 »

ALBERT GUINON & J. MARNI

Le Joug, comédie en 3 act. 3 »

ROBERT DE FLERS et G. A. DE CAILLAVET

L'Amour Veille, comédie en 4 actes (Couronnée par l'Académie française). . . 6 50
L'Ange du Foyer, comédie en 3 actes . . . . 3 »
Le Cœur a ses raisons, comédie en 1 acte. . . . . . . 2 »
La Chance du mari, comédie en 1 acte. . . . . 2 »
Papa, comédie en 3 actes. . 3 »

MIGUEL ZAMACOÏS

Les Bouffons, comédie en 4 actes (Couronnée par l'Académie française). . . 5 »

ALEXANDRE BISSON

La Femme X..., pièce en 5 actes. . . . . 3 »

G. A. DE CAILLAVET ROBERT DE FLERS et EMMANUEL ARÈNE

Le Roi, comédie en 4 actes . 5 »

LOUIS VERNEUIL

Pour avoir Adrienne, comédie en 3 actes 4.50
Le Traité d'Auteuil, comédie en 3 actes . . . . 5 »
Mademoiselle ma mère, comédie en 3 actes . . . . . 7 »
La Jeune Fille au bain, comédie en 1 acte . . . . . 2 »
L'Inconnu, pièce en 4 actes. 4 »

GEORGES BERR et LOUIS VERNEUIL

Monsieur Beverley, pièce en 4 actes. . . . . 6 »
La Charrette anglaise, comédie en 3 actes . . . . . . 3 »
Mon Œuvre!..., comédie en 3 actes. 7.50

EDMOND SÉE

L'Indiscret, comédie en 3 actes . . . . 5 »
Saison d'amour, comédie en 3 actes. . . . . 4 »

PIERRE WOLFF

Le Cadre, com. en 3 actes . 3 »
Le Secret de polichinelle, comédie en 3 actes . . . . . 4 »
Les Marionnettes, comédie en 4 actes 6 50

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — EUVRARD-PICHAT.

Méré, Charles
Les conquérants